
3 1761 08158143 1

CAPITAINE **MORDACQ**

Breveté d'État-Major

LA GUERRE AU MAROC

Enseignements tactiques
es deux guerres franco-marocaine (1844)
et hispano-marocaine (1859-1860)

AVEC 6 CROQUIS DANS LE TEXTE



PARIS
HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
Éditeur militaire
10, Rue Danton, Boulevard Saint Germain, 118

(MÊME MAISON A LIMOGES)

LA

GUERRE AU MAROC

CAPITAINE MORDACQ

Breveté d'État-Major

LA GUERRE AU MAROC

**Enseignements tactiques
des deux guerres franco-marocaine (1844)
et hispano-marocaine (1859-1860)**



PARIS

HENRI CHARLES-LAVAUZELLE

Éditeur militaire

10, Rue Danton, Boulevard Saint-Germain, 118

(MÊME MAISON A LIMOGES)

DOCUMENTS CONSULTÉS

Archives de la guerre : Correspondance et rapports du maréchal Bugeaud (année 1843-1844).
Journal de marche des opérations contre le Maroc (1844).
Journaux de marche de : Rohlfs (Reise durch Marocco), Foucault-Colville (A ride in Micoats and slippers (1881), La Martinière.
Bulletin des Sociétés de géographie d'Oran et de Paris.
Revues militaires espagnoles.
Revue des Deux-Mondes.
Journal des sciences militaires.
Le Spectateur militaire.
Le Maroc moderne (Jules Erckmann).
Géographie du Maroc (Elisée Reclus).
La guerre du Maroc (Osiris).
Espagne et Maroc (Chauchard).
Recuerdos de la campagna de Africa, par don Nunez d'Arce.
Diario de un testigo de la guerra de Africa, par Alarcon.
Der spanisch-marokanische Krieg in den Jahren 1859 und 1860 (Schlagintweit).

PRÉFACE

La question du Maroc qui, il y a quelques mois encore, se présentait, à tous points de vue, sous une forme si complexe, si délicate, paraît être maintenant, en principe, à peu près résolue.

A la suite de l'accord récemment conclu avec l'Angleterre, la France semble enfin avoir reçu de l'Europe la mission de faire cesser l'état d'anarchie qui règne dans l'empire du Maghreb. Belle tâche sans doute de conquérir à la civilisation un pays aussi beau, aussi riche et aussi peuplé que le Maroc !

Et la France a répondu à cette marque de confiance en affirmant hautement et sincèrement sa ferme intention d'agir avant tout *pacifiquement*.

On ne saurait trop applaudir à une pareille déclaration; mais, dans les questions coloniales, la réussite dépend presque uniquement de la préparation. Là, plus que partout ailleurs, il faut tout prévoir, ne rien laisser au hasard, envisager minutieusement toutes les éventualités.

Il y a donc lieu de se demander, étant donné le tem-

pérament fanatique et belliqueux des populations qui habitent le Maroc, si, par suite de circonstances imprévues, nous ne serons pas obligés un jour ou l'autre de faire parler la poudre.

Il faut espérer que, grâce à l'expérience acquise dans nos expéditions lointaines, et qui nous a donné, enfin, une méthode coloniale, une telle hypothèse ne se réalisera pas. Il n'en est pas moins prudent tout au moins de l'envisager, afin que, le cas échéant, nous ne soyons pas pris au dépourvu. Le vieil adage latin « si vis pacem para bellum » reçoit là encore, et une fois de plus, son application.

Voilà pourquoi nous avons cherché à nous rendre compte comment pouvait et devait être conduite une expédition militaire dans l'empire du Maghreb. Pour ce faire, nous avons recouru à la méthode classique, employée actuellement à l'Ecole de guerre, et qui consiste à demander aux campagnes du passé les enseignements pour celles de l'avenir.

Il est bien certain, en effet, que si, depuis que les hommes se livrent à la guerre, l'armement a subi de nombreuses modifications, les grands principes stratégiques et tactiques sont par contre restés immuables.

Nous avons donc cherché si l'histoire là encore ne pourrait pas nous fournir de précieux enseignements sur les procédés de combat des Marocains et les moyens à mettre en œuvre pour vaincre leur résistance.

Or, sans remonter aux nombreuses luttes que les habitants du Maghreb eurent à soutenir aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles contre les Portugais et les Espagnols, les deux dernières guerres qui mirent en présence les

Européens et les Marocains, celle de 1844 (France et Maroc) et de 1859-60 (Espagne et Maroc) nous ont semblé pouvoir fournir les enseignements les plus utiles. C'est ce qui nous a décidé à en entreprendre l'étude.

Nous ne ferons qu'effleurer toutefois la guerre franco-marocaine de 1844, qui est généralement assez connue. D'autre part, cette campagne du maréchal Bugeaud, terminée si brillamment par la bataille d'Isly, fut si courte qu'elle ne présente, au point de vue didactique, à côté de celle de 1859-60, qu'un intérêt relatif.

On ne saurait oublier, d'ailleurs, qu'en 1844 le maréchal Bugeaud n'a pour ainsi dire pas pénétré au Maroc, qu'il n'a eu affaire qu'à la cavalerie marocaine envoyée en toute hâte à sa rencontre, et qu'ainsi que lui-même l'écrivait quelques jours avant la bataille d'Isly, il lui eût fallu « des moyens tout autres pour pénétrer au Maroc (1) ». Nous avons tenu néanmoins à exposer cette campagne parce qu'elle a donné l'occasion au maréchal de mettre en lumière, et cela pratiquement, certains principes tactiques absolument fondamentaux pour la conduite de la guerre en Afrique, donc indispensables à connaître.

La guerre hispano-marocaine de 1859-60, quoique

(1) Lettre du maréchal Bugeaud au prince de Joinville, le 3 juillet 1844 :

« Mais si nous ne pouvons obtenir une bonne paix par les attaques de mer, il faudra bien se décider à faire quelque chose de plus sérieux en allant à Fez, qui est la plus grande et la plus riche ville de l'empire. On peut y aller avec 15 à 20.000 hommes d'infanterie, 3 régiments de cavalerie d'Afrique, une vingtaine de bouches à feu bien approvisionnées et des moyens suffisants pour transporter des vivres pour un mois (2 à 300 voitures, 3.000 bêtes de somme), etc... »

généralement assez peu connue, est plus suggestive, plus intéressante à tous points de vue; aussi l'avons-nous étudiée tout à fait en détail. Elle semble donner une idée assez exacte de la façon dont une troupe européenne comprenant les trois armes et de gros effectifs, aurait à marcher, stationner et combattre en pays marocain.

Les Espagnols, dans cette campagne, engagèrent près de 55.000 soldats, auxquels le Sultan opposa 40.000 à 45.000 hommes, fantassins ou cavaliers, ces derniers toutefois en nombre assez restreint.

Le corps expéditionnaire espagnol séjourna quatre mois dans l'empire du Maghreb, semblant vouloir mener tout à fait une guerre de conquête, livrant de véritables batailles rangées, où des deux côtés l'acharnement fut extrême et les pertes considérables.

Les difficultés que rencontra le général espagnol O'Donnel, qui dirigea cette campagne, furent énormes, surtout au point de vue des transports et du climat, et, — il faut le reconnaître aussi, — au point de vue des adversaires. Le général O'Donnel ne fut peut-être pas toujours très heureux dans les moyens choisis pour en venir à bout, mais il y a lieu de remarquer qu'une expédition d'une telle envergure était toute nouvelle pour l'Espagne.

Etant donnés les enseignements fournis par cette campagne, il ne serait plus permis maintenant de tomber dans les mêmes fautes, et c'est en quoi cette guerre de 1859-1860 est des plus instructives. Dans les circonstances actuelles son étude est même éminemment « opportune », en ce sens qu'elle nous montre à quelles

difficultés de tous genres (1) se heurte une expédition militaire en pays marocain; elle ne peut donc que contribuer à nous inciter davantage à poursuivre notre sage politique de « pénétration pacifique ».

Nous ajouterons, enfin, que les deux guerres que nous allons étudier (1844 et 1859) se complètent pour ainsi dire mutuellement : celle de 1844 fut, en effet, conduite sur un terrain complètement découvert et donna lieu à un combat où les Marocains n'opposèrent presque que de la cavalerie; tandis que celle de 1859-1860 se poursuivit à travers un pays des plus difficiles, particulièrement couvert et accidenté, et où naturellement les Marocains n'engagèrent presque uniquement que de l'infanterie.

(1) Dans le cours de cette guerre, les Espagnols n'eurent pas moins de 636 tués et 5.862 blessés (chiffres officiels), sans compter les nombreux malades qui encombrèrent les hôpitaux de Malaga, Cadix, Algésiras et Ceuta : le choléra seul en fournit près de 10.000.

EMPIRE DU MAGHREB

I

SITUATION POLITIQUE ET ARMÉE EN 1844 & 1859

Il semblerait tout indiqué, avant d'entrer dans le récit de faits qui vont se dérouler en territoire marocain, de donner tout au moins une idée générale de sa configuration géographique, de sa population et de ses ressources.

Nous n'en ferons rien cependant : depuis une vingtaine d'années toutes ces questions ont été traitées par un grand nombre de géographes ou d'économistes, dont un certain nombre même ont pu parcourir l'empire du Maghreb. Tout récemment encore, à la suite de l'incident franco-marocain, les revues périodiques ont publié un grand nombre d'articles qui donnent une idée des plus exactes de la situation actuelle du Maroc.

Nous nous exposerions donc à un travail ingrat, à une véritable compilation qui, nous semble-t-il, ne présenterait aucun intérêt.

Nous préférons renvoyer à ces différentes publications, et notamment à la géographie si pittoresque, si savante et si complète d'Elisée Reclus.

Par contre, depuis les expéditions française et espagnole (1844 et 1859), la situation politique et l'armée ayant subi dans l'empire marocain, en raison même des événements, des modifications assez profondes, nous croyons utile de faire un exposé rapide de ce qu'elles étaient à cette époque.

Situation politique en 1844.

Quand, en 1844, le sultan Abd-Er-Rhaman se décida à intervenir en faveur d'Abd-El-Kader, il ne le fit, en quelque sorte, que pour le « principe », n'ayant, en réalité, aucun intérêt à faire la guerre à la France. Néanmoins, descendant du Prophète, il ne pouvait rester sourd à l'appel du vaillant chef arabe qui, depuis plus de dix ans, avait proclamé la guerre sainte et combattait l'infidèle.

Il lui envoya donc 20 à 25.000 cavaliers, commandés par son fils, Sidi-Mohammed, convaincu que cet important renfort permettrait à Abd-El-Kader de reprendre la guerre dans de bonnes conditions, et surtout de quitter le Maroc, où sa présence commençait à causer quelque inquiétude.

Evidemment Abd-Er-Rhaman profita de l'occasion pour chercher à obtenir une rectification de frontière et reculer les limites de l'empire jusqu'à la Tafna, mais certainement il ne considéra pas cette campagne comme une véritable guerre avec la France et fut loin de mettre sur pied les effectifs dont il pouvait disposer.

Les Anglais d'ailleurs qui, à ce moment-là déjà, avaient une grosse influence auprès du Sultan, lui démontrèrent, et cela assez justement, que la France avait suffisamment à faire en Algérie, dont elle occu-

pait à peine le Tell, sans essayer encore de pénétrer au Maroc.

Voici, d'ailleurs, le texte d'une lettre trouvée dans la tente même de Sidi-Mohammed, sur le champ de bataille d'Isly, et que lui adressait son père, quelques jours avant la rencontre. Elle donne une idée assez exacte de l'état-d'âme d'Abd-Er-Rhaman.

« Vous ajoutez qu'il serait honteux de faire rétrograder cette splendide armée sur Taza, sans avoir remporté une victoire sur les Français.

» Vous avez raison. Poussez jusqu'à Aioun-Sidi-Mellouk, plus loin si vous le jugez convenable.

» Le consul anglais nous dit que « la diablesse », qu'il appelle la reine, et qui commande dans son pays, imposera la paix aux Français et qu'ils ne bombarderont pas nos ports.

» Mais, si l'ennemi commençait les hostilités, vous lanceriez contre lui les armées des croyants qui l'attaqueraient de tous côtés. »

Nous verrons un peu plus loin qu'en 1859 le sultan Abd-Er-Rhaman ne saurait pas plus être rendu responsable de l'agression de Ceuta (qui fut la cause déterminante de la guerre contre l'Espagne) que de cette dernière guerre elle-même.

Étant mort pendant les négociations, son fils Sidi-Mohammed se montra disposé à donner toute satisfaction au gouvernement espagnol, qui, bien décidé à avoir « sa guerre », n'en tint aucun compte et ouvrit les hostilités.

Nous n'insisterons pas davantage sur cette question, que nous serons appelé à traiter en détail dans la suite de cette étude, quand nous exposerons les

causes qui ont motivé la guerre entre l'Espagne et le Maroc.

L'armée marocaine en 1844 et 1859.

A cette époque, l'armée marocaine se composait de la fameuse « garde noire » et des contingents ou *makhzen* que devaient fournir les différentes tribus; dans le cas où la guerre sainte était proclamée, le makhzen se composait de toute la partie valide de la population.

La garde noire, ou les *Bokari*, avait été fondée par le sultan Muley-Ismaël, qui a régné de 1673 à 1727.

Recrutés au Soudan et dans la région de Tombouctou, ces nègres constituaient en quelque sorte les janissaires du Sultan. Très nombreux au début (100.000, disent les auteurs arabes), ils occasionnaient de grosses dépenses que ne purent supporter les successeurs de Muley-Ismaël.

Vers 1844, c'est à peine si leur effectif se montait à 15 ou 20.000 hommes. Excellents cavaliers, très braves, très habiles à se servir de leurs armes, ils avaient une valeur individuelle indiscutable; mais les seuls exercices auxquels ils étaient astreints avaient uniquement pour but la fantasia, et nullement la manœuvre en troupe (1).

(1) Pendant la guerre de 1859-60, ils parurent avoir fait, à ce point de vue, certains progrès et firent même montre de quelques notions de manœuvre. C'est ainsi que les Espagnols les virent arriver plusieurs fois en groupes de 2 à 300 hommes et en ligne; à une certaine distance (3 à 400 mètres), une vingtaine de cavaliers se portaient en avant, faisaient feu, et étaient aussitôt remplacés par vingt autres : en somme, la charge par échelons.

Ce sont eux qui formaient le noyau de la petite armée à laquelle se heurta le maréchal Bugeaud.

Le makhzen des tribus comprenait tous les hommes valides de 16 à 60 ans. Le Sultan ne fournissait que la poudre et le plomb (tous les Marocains d'ailleurs possèdent un fusil et un poignard ou un yatagan). Le makhzen, une fois réuni en troupe, était nourri par les provinces que l'armée traversait : c'est le fameux impôt de la *mouna*, si redouté par les populations et qui donne lieu, en effet, à des abus de tous genres.

C'est d'ailleurs ce que nous appelons en Europe : la réquisition, véritable mouna, mais réglementée.

En dehors de la garde noire et du makhzen, l'armée marocaine comprenait encore les contingents provenant des « colonies militaires », sorte de milice assez analogue, comme organisation, aux cosaques. Les familles qui constituaient ces colonies étaient exemptes d'impôt et leurs terres inaliénables; en retour, au premier appel du Sultan, les hommes étaient tenus de rejoindre l'armée. Ils devaient également recevoir une certaine solde (environ 7 francs par mois), mais qui, en pratique, leur était assez rarement payée.

Cette milice était organisée principalement dans les ports et environs de l'océan Atlantique.

Après la bataille d'Isly, Sidi-Mohammed, jugeant avec raison que la défaite des troupes marocaines était due surtout à leur manque d'organisation, créa des troupes régulières dites *Nichans*.

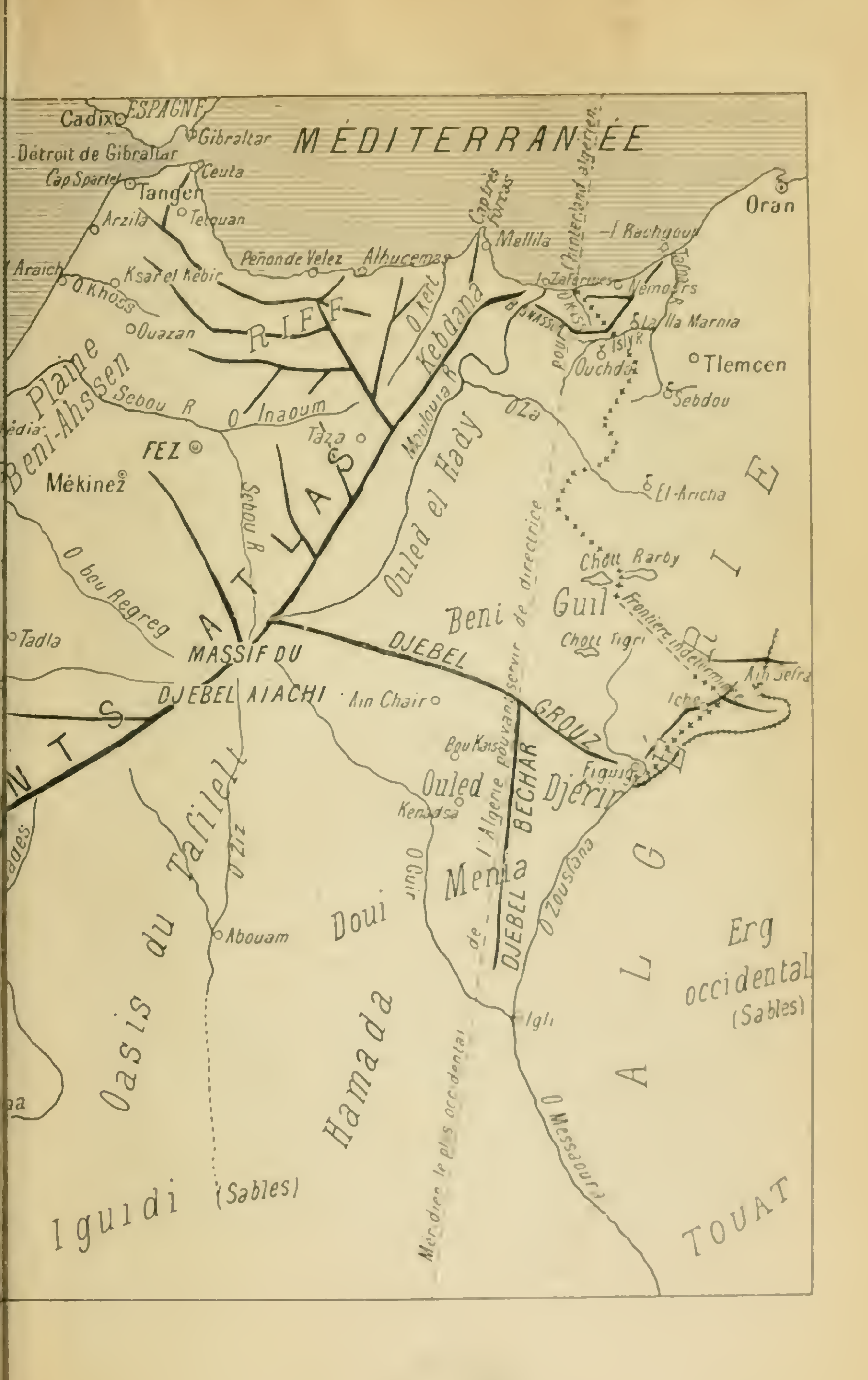
L'effectif de ces troupes fut fixé primitivement à 12.000 hommes, et leur armement, fourni par les Anglais, se composait de fusils rayés; il est à pré-

Maroc et Frontière Algérienne

Echelle au = 1/4 000.000e

40 20 0 40 60 120 160 200 k

OCÉAN ATLANTIQUE
Ra
Casablanca (Dar el Beida)
Azemmour
Mazaghan
HAO
O. Oum er R
EL
Saffi
O. Tensift
Merakech (Maroc)
M
MASSIF DU GLAOUI
Mogador
Cap Guir
O. Sous
Agadir
Taroudant
SOUS
O
O. Noun
Aouguelmim
O. Draa
O. Draa


MÉDITERRANÉE
ESPAGNE
Cadix
Gibraltar
Détroit de Gibraltar
Cap Spartel
Tanger
Ceuta
Tetouan
Arzila
Araich
Ksar el Kebir
O. Khoss
Ouazan
Peñon de Velez
Albucemas
Cap três Forcas
Mellila
Zafarines
Rachgoun
Oran
Nemours
Lalla Marnia
Tlemcen
Ouchda
Islyk
Sebdou
RIFF
Kebdana
O. Kert
Plaine
Beni-Ahssen
Sebou R
O Inaoum
Taza
FEZ
Mékinez
Moulouia R
O Za
Ouled el Hady
El-Aricha
Sebou R
O bou Regreg
ATLAS
Tadla
MASSIF DU
DJEBEL AIACHI
Ain Chair
DJEBEL
GROUZ
Beni Guil
Chott Rarby
Chott Tigri
Frontière indéterminée
Ain Sefra
Figuig
Bou Kais
Ouled Djerir
Kenadsa
BECHAR
DJEBEL BECHAR
Menia
Doui
O Guir
O Zousfana
Igli
ALGÉRIE
Erg occidental (Sables)
Oasis du Tafilelt
O Ziz
Abouam
Hamada
Méridien le plus occidental de l'Algérie pouvant servir de directrice
O Messaoura
Iguidi (Sables)
TOUAT

sumer que leur organisation fut assez lente, car elles ne se firent pas particulièrement remarquer dans la guerre de 1859-1860.

A l'époque dont nous nous occupons (1844-1860), le gouvernement marocain n'avait pas d'arsenaux, il ne fournissait des armes à ses soldats que dans des cas absolument exceptionnels; toutefois, il possédait des approvisionnements assez considérables de poudre, de soufre et de salpêtre. Il avait même des fabriques de poudre à Maroc et à Fez.

La plupart des fusils provenaient de Tétouan; les armes blanches, de Fez et de Méquinez.

Les Anglais déjà à ce moment fournissaient un grand nombre d'armes aux Marocains.

Tactique des Marocains.

Combat. — C'est là, certes, un terme un peu prétentieux, et cela par la simple raison que les Marocains, n'ayant qu' « un schéma » sur le champ de bataille, n'ont jamais cherché « à manœuvrer », ce qui est le but même de la tactique.

Quoi qu'il en soit, nous allons indiquer quel est ce schéma, que nous retrouvons, d'ailleurs, à la bataille d'Isly comme à celle de Tétouan : l'armée se forme en croissant, l'artillerie au centre avec un soutien d'infanterie; tout l'art consiste alors à essayer d'envelopper son ennemi, en lui présentant le plus grand front possible. On arrive ainsi à 500 pas environ; à ce moment, les cavaliers s'élancent à bride abattue et, à 200 pas, lâchent leur coup de fusil, font demi-tour, rechargent, reviennent et ainsi de suite.

Pendant ce temps, l'infanterie résiste au centre, ou bien, répartie sur les ailes, s'apprête à profiter d'une occasion, soit contre la cavalerie ennemie, soit

même contre l'infanterie si sa propre cavalerie a pu lui faire une brèche (1).

Marches. — En général une troupe marocaine marche en deux colonnes, l'une comprenant l'artillerie et la cavalerie, l'autre, l'infanterie et le convoi.

Le Sultan se tient avec l'artillerie et la cavalerie.

Le signal du réveil est donné par un coup de canon, au moment où le jour commence à poindre; les tentes sont aussitôt abattues, les animaux chargés, puis l'infanterie se met en marche suivie du convoi et des mercantis de toutes sortes qui encombrent presque toujours les colonnes marocaines.

Inutile d'ajouter qu'aucun ordre de marche n'est observé et que toute cette cohue s'étend sur une largeur et une profondeur qui atteignent souvent plusieurs kilomètres.

Il n'en est pas de même de la colonne du Sultan, où un peu plus d'ordre est observé.

Une demi-heure environ après le coup de canon du réveil, la nouba se fait entendre, on abat les tentes sauf celles du Sultan et de sa suite, qui restent dressées jusqu'au dernier moment.

Une heure plus tard, la nouba se met de nouveau à jouer pour annoncer que tout le monde doit être prêt à partir.

---

(1) Pendant la guerre hispano-marocaine, les fantassins marocains, formés généralement en groupes de 4 à 500 hommes, se déployaient sur 3 rangs, un peu éloignés l'un de l'autre. Le premier rang tiraillait à l'abri des arbres et des rochers; le second, sans armes, ramassait et emportait les morts ou les blessés, puis prenait leurs armes et les remplaçait. Le troisième rang formait la réserve. Combattant jusqu'au bout, ne se rendant jamais (les Espagnols, dans tout le cours de la campagne, firent à peine une dizaine de prisonniers), ils ne cherchaient d'ailleurs pas à faire des prisonniers.

Le Sultan paraît alors et donne ses ordres, dont celui du départ.

La moitié de la cavalerie prend la tête, suivie de l'artillerie, et la seconde moitié de la cavalerie ferme la marche.

Le Sultan généralement se tient derrière l'artillerie et se fait précéder de la nouba, qui joue pendant la première heure de marche, puis à l'arrivée.

Stationnement. Organisation du camp. — Dès que l'on a atteint le nouvel emplacement indiqué pour le camp, les troupes forment la haie sur le passage du Sultan, dont la tente (la *koubba*) est aussitôt dressée.

Elle est entourée d'un véritable mur de toile haut de 2 mètres, en forme de cercle, qui atteint 150 à 200 mètres de diamètre.

C'est à l'intérieur de cette espèce de « paravent » que sont placées les tentes des femmes et des serviteurs du Sultan.

En avant de la koubba campe l'artillerie, en arrière et sur les côtés la cavalerie.

L'ensemble de ce premier camp forme une circonférence qui varie suivant les effectifs, mais qui, généralement, a un diamètre de 800 à 1.200 mètres.

L'infanterie forme un autre camp complètement distinct de celui du Sultan.

Elle campe en carré suivant les uns, en rond suivant les autres; cependant la majorité des officiers et sous-officiers français qui ont pris part à des expéditions conduites par le Sultan indiquent plutôt la forme en carré.

Il est probable que, là encore, l'ordre ne règne pas d'une façon très absolue, ce qui a pu donner matière à discussion.

Quoi qu'il en soit, l'infanterie dresse ses tentes au centre du camp, en réservant un espace assez grand pour les caïds, officiers de tous grades et les animaux de transport.

Entre les deux camps est toujours laissé un espace vide assez considérable, 7 à 800 mètres, où s'installent les mercantis et qui constitue le marché.

Service de sûreté. — Le service de sûreté est assuré par un assez grand nombre de postes établis à 1 kilomètre environ du camp.

Quelquefois même, si, d'après les renseignements reçus on a à craindre une attaque, des postes de 200 à 300 cavaliers poussent des reconnaissances dans un rayon assez éloigné.

La nuit, les petits postes veillent, mais ne détachent pas de sentinelles; les hommes s'assoient en cercle et s'appellent constamment pour se tenir éveillés.

Quand le Sultan se met à la tête d'une expédition, trois personnages sont principalement responsables de l'alimentation de l'armée, des marchés, du campement et du transport des vivres, munitions et bagages.

Ce sont :

1° Le hallaf, sorte d'intendant qui répartit la mouna, ou impôt fourni par les populations du pays que traverse l'armée. En général, on distribue un mouton pour 50 hommes et 300 grammes de blé par homme.

Dans le cas où les habitants de la région se refusent à payer cet impôt, on procède à des razzias qui simplifient considérablement la tâche du hallaf.

2° Le caïd-el-sekhara, qui dirige les muletiers requis dans les tribus avec leurs animaux pour assurer les transports.

3° Le caïd-el-ferraga, qui a la direction des marches et surtout l'établissement des camps.

Ces trois personnages représentent, en quelque sorte, les chefs de service de notre organisation militaire.

Le service de santé est constitué par quelques barbiers et rebouteurs qui suivent l'armée à leurs risques et périls.

Marine.

Nous n'en parlerons pas et pour cause; les hardis corsaires qui, au XVIIIe siècle, répandaient la terreur dans toute la Méditerranée et l'océan Atlantique n'ont pas eu de continuateurs. La flotte marocaine, qui, en 1792, comptait encore une demi-douzaine de frégates et une douzaine de galiotes, n'existait plus un demi-siècle plus tard.

GUERRE FRANCO-MAROCAINE
1844

BATAILLE D'ISLY

(14 août 1844.)

Nous n'avons certes pas l'intention de raconter en détail la bataille d'Isly, qui est décrite dans nos cours d'histoire militaire beaucoup mieux que nous ne pourrions le faire.

Nous nous contenterons de la résumer en quelques lignes, d'après le rapport officiel du maréchal Bugeaud, daté du bivouac de Koudiat-Abd-Er-Rhaman, le 17 août 1844.

Le 14 août, à 2 heures du matin, le maréchal Bugeaud, qui avait bivouaqué sur la frontière même, près de Mécharat-el-Turé, mettait sa petite armée en mouvement et la dirigeait sur les camps marocains. (Croquis n° 2.]

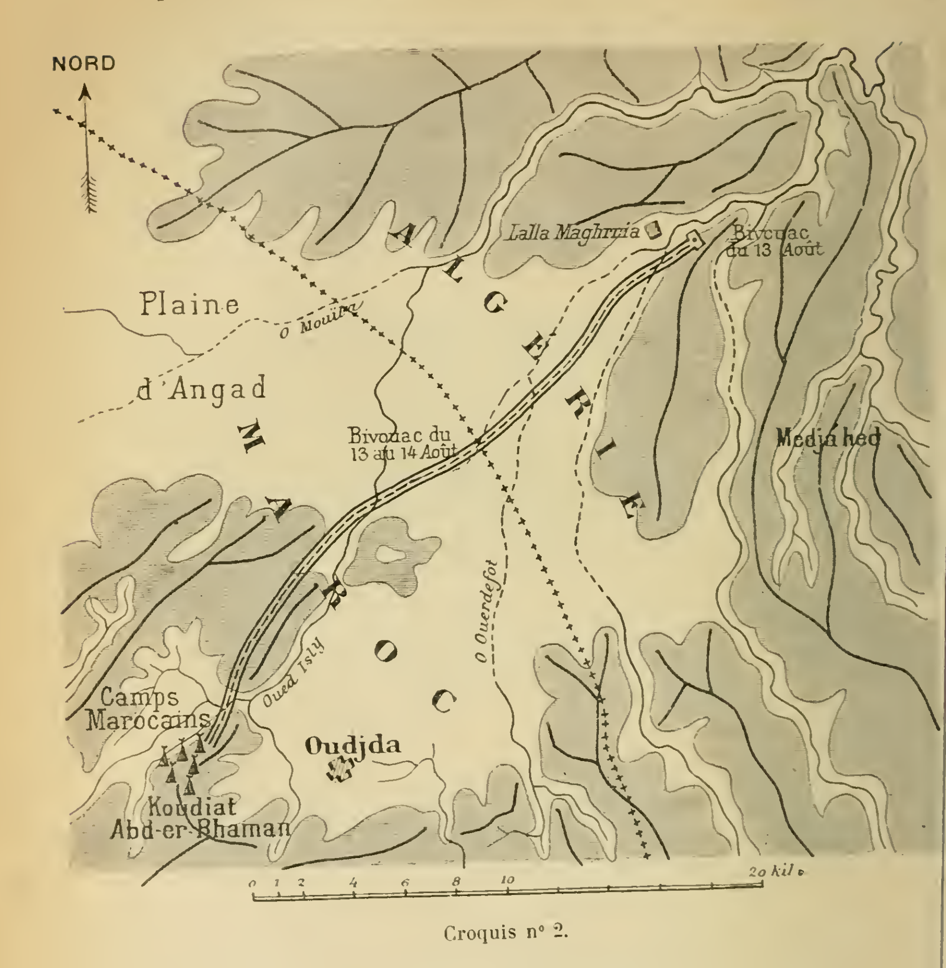
Elle comprenait 8.500 fantassins, 1.400 cavaliers, 16 canons, 400 goumiers (1).

Dès le départ, elle prenait le dispositif de marche

---

(1) Lettre du maréchal Bugeaud, en date du 13 août 1844.

bien connu qui devait lui permettre de passer en quelques minutes à ce carré des carrés, à ce losange



Croquis n° 2.

qui lui assura la victoire. Nous y reviendrons un peu plus tard.

A 8 heures du matin, elle arrivait en vue des Marocains, établis sur les hauteurs qui bordent l'Isly au

sud. D'après le maréchal Bugeaud, le fils du Sultan avait sous ses ordres environ 25.000 cavaliers, 1.000 à 1.500 fantassins et 11 canons, servis par des renégats anglais et espagnols.

A peine les troupes françaises avaient-elles franchi l'Isly que l'armée marocaine, formée, suivant sa tactique habituelle, en un immense croissant, cherchant à les envelopper.

Mais les masses ennemies étaient arrêtées par le feu de l'infanterie, pendant que l'artillerie, qui avait ouvert d'abord le feu sur le camp marocain, dirigeait alors ses obus sur ces masses et accélérait leur retraite.

Les dix-neuf escadrons français surgissaient à leur tour et se lançaient sur le camp ennemi, qu'ils enlevaient, malgré la résistance de l'artillerie et de l'infanterie marocaines.

A ce moment, la cavalerie marocaine faisait un retour offensif contre l'aile droite française : elle était encore repoussée par le feu de l'infanterie, mais non dispersée, et tenait en échec six escadrons français qui s'étaient lancés à la charge, sans s'être assurés qu'ils pouvaient être appuyés par l'infanterie.

Ils étaient enfin dégagés, mais non sans peine, par quelques bataillons envoyés en toute hâte.

Cependant, les cavaliers marocains s'étaient ralliés sur la rive gauche de l'Isly; l'artillerie se mettait aussitôt en position et tirait à mitraille sur ces groupes qui faisaient néanmoins bonne contenance.

Il fallut, pour les forcer à se retirer, que la cavalerie les chargeât de nouveau, soutenue par l'infanterie qui s'était portée également sur la rive gauche de l'Isly.

Dès lors l'ennemi s'enfuit dans la direction de Taza et des montagnes des Beni-Snassen, laissant sur

le terrain : onze pièces de canon (1), seize drapeaux et 800 morts.

Les pertes de l'armée française se bornaient à 27 tués et 96 blessés.

PRINCIPAUX ENSEIGNEMENTS A TIRER DE LA BATAILLE D'ISLY

Puissance de l'organisation et de la tactique contre les masses qui n'ont que l'avantage du nombre.

Ainsi que le maréchal Bugeaud l'avait annoncé d'ailleurs à ses officiers la veille de la rencontre, la bataille d'Isly a montré, une fois de plus, la puissance de l'organisation et de la tactique contre les masses qui n'ont que l'avantage du nombre.

Il ne faudrait cependant pas en conclure qu'une troupe organisée et sachant manœuvrer arrivera toujours à bout d'un adversaire plus nombreux mais n'ayant aucune notion tactique et une instruction militaire des plus rudimentaires. Encore faut-il que le commandement adopte une tactique particulière, répondant au tempérament de l'ennemi, à sa façon de combattre, au terrain où il faudra opérer, enfin aux différentes circonstances qui peuvent se présenter; sinon on peut courir au désastre comme à Adoua.

Le carré des carrés. — Ses avantages.

C'est ainsi que nous voyons le maréchal Bugeaud bien renseigné sur ses adversaires, *sachant qu'il aura*

---

(1) Dont dix anglaises et une espagnole.
Les pièces anglaises portaient la devise : « Honni soit qui mal y pense. » (Lettre du 18 août 1844, du maréchal Bugeaud.)

surtout affaire à de la cavalerie, adopter ce dispositif de carré des carrés qui lui a donné la victoire. (Croquis n° 3.)

Jusqu'alors, en Algérie, on avait employé contre les Arabes le grand carré à face continue, l'infanterie en formant les faces, la cavalerie, l'artillerie, les trains de combat, les trains régimentaires, le convoi administratif au centre.

Le maréchal Bugeaud y apporta les modifications suivantes :

On devait marcher à l'ennemi, non par une des faces, mais par l'un des angles, constitué par un bataillon (celui de direction).

La moitié des autres bataillons était échelonnée à droite et à gauche sur celui-ci. L'autre moitié formait la même figure renversée en arrière.

C'était donc un grand losange fait avec des colonnes à demi-distance par bataillon, prêtes à former le carré.

Derrière le bataillon de direction étaient placés deux bataillons de réserve, ne faisant pas partie du système et prêts à agir suivant les circonstances.

L'artillerie était distribuée sur les quatre faces, vis-à-vis des intervalles des bataillons (120 pas).

La cavalerie formait deux colonnes de chaque côté du convoi qui, bien entendu, occupait le centre du losange.

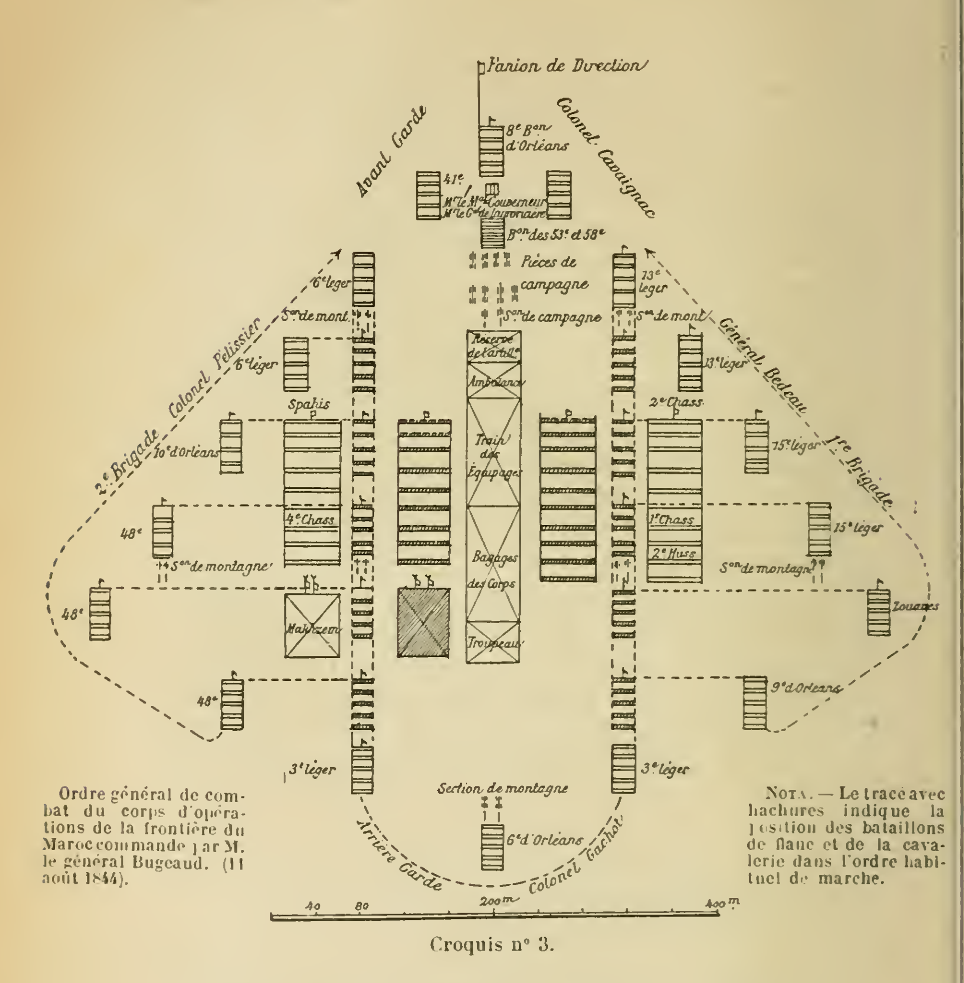
Ce nouveau dispositif présentait sur l'ancien les avantages suivants :

1° Chaque bataillon :

a) Protégeait par ses feux le bataillon voisin et en recevait également protection par le croisement des feux;

b) De plus, il était absolument indépendant, avait

sa force en lui-même, et ne subissait pas les conséquences des échecs que pouvaient éprouver les bataillons voisins.



Ordre général de combat du corps d'opérations de la frontière du Maroc commandé par M. le général Bugeaud. (11 août 1844).

Nota. — Le tracé avec hachures indique la position des bataillons de flanc et de la cavalerie dans l'ordre habituel de marche.

Croquis n° 3.

2° Grâce aux intervalles, la cavalerie pouvait sortir et rentrer au moment voulu, et cela sans déranger le dispositif, sans bousculer l'infanterie.

3° L'artillerie, répartie sur les quatre faces, pouvait agir dans toutes les directions, et elle aussi tirer par les intervalles, sans que l'infanterie soit obligée de lui faire des créneaux.

Par contre, ce dispositif, comme celui du carré à face continue d'ailleurs, présentait le grand inconvénient d'obliger toutes les troupes à régler leur marche sur celle du convoi, forcément assez lente, et pleine d'à-coups : d'où assez grande fatigue, aussi bien pour l'infanterie que pour les autres armes, artillerie et cavalerie.

Il ne faut donc y voir qu'un dispositif d'attaque et non de marche.

Actuellement le dispositif employé en Algérie consistant à répartir d'abord la colonne en échelon de manœuvre et en convoi proprement dit, puis à faire marcher de la cavalerie sur un des flancs, remédie en grande partie à ces inconvénients (1).

Quoi qu'il en soit, le losange du maréchal Bugeaud fit si bien ses preuves à la bataille d'Isly, en tant que formation d'attaque, que les Espagnols, à la bataille de Tétouan, seize ans plus tard, l'adoptèrent presque sans modifications pour leurs colonnes d'attaque.

Rien ne dit que ce dispositif ne rendra pas encore des services dans des circonstances analogues, à condition, bien entendu, de ne pas le prendre comme un schéma rigide, mais à s'en servir en tenant compte des circonstances, de la composition des forces ennemies et surtout des progrès de l'armement.

---

(1) Ce nouveau dispositif a été pris en 1881, sur l'initiative du général de Négrier, à la suite du désastre de la colonne Innocenti, à Chellala (17 mars 1881), qui montra nettement les inconvenients de marcher en un seul groupe.

Marches.

Si nous examinons maintenant comment la petite armée du maréchal Bugeaud a marché et combattu dans cette journée du 14 août, nous sommes conduit à faire les remarques suivantes :

1° Le maréchal met sa colonne en mouvement à 2 heures du matin.

Nous avons tenu à appeler l'attention sur ce fait, parce que nous avons entendu, même dans l'armée d'Afrique, discuter assez souvent la question de la mise en route d'une troupe pendant la nuit.

Certains sont d'avis que la nécessité de laisser les hommes reposer pendant la nuit prime toute autre considération, que la marche dans l'obscurité est pénible et lente, qu'un départ pendant la nuit est toujours une cause de désordre, enfin que les inconvénients dépassent de beaucoup les avantages.

Ces arguments sont des plus justes en France, mais ne sauraient avoir de valeur sous le soleil d'Afrique qui produit presque toujours la « débandade » quand on l'affronte dès qu'il s'élève un peu à l'horizon.

Nous n'insisterons donc pas sur cette question, nous contentant de nous abriter derrière l'autorité du maréchal Bugeaud.

2° Le dispositif de marche différait de celui de combat en ce que les bataillons, au lieu de s'échelonner, marchaient les uns derrière les autres.

Il présentait donc l'inconvénient signalé plus haut; aussi la marche fut-elle longue et pénible, la colonne fut obligée de traverser deux fois l'Isly, dont la seconde fois sous le feu de l'ennemi et y perdit un temps considérable.

Le maréchal Bugeaud, dans une lettre datée du 13 août (veille de la bataille), témoigne l'intention de n'attaquer les Marocains que le matin ou le soir, de s'arrêter au besoin même, pour laisser passer la grande chaleur.

La bataille n'en eut pas moins lieu de 9 heures à 12 heures c'est-à-dire en pleine chaleur : ce contretemps provint de la marche d'approche qui fut beaucoup plus longue que ne le prévoyait le maréchal.

Phases tactiques.

3° Il est assez curieux de constater que la bataille d'Isly, malgré son originalité, due précisément au dispositif du maréchal Bugeaud, n'en présente pas moins les différentes phases que la tactique semble imposer à tout combat conduit méthodiquement.

C'est ainsi que nous voyons, au début, les tirailleurs engager l'action, puis l'artillerie ouvrir le feu sur le camp marocain qui représente le point d'appui de l'ennemi, son centre de résistance, sur lequel il faudra diriger l'attaque décisive; ensuite, c'est l'infanterie qui entre en ligne, qui repousse les charges de la cavalerie marocaine; elle est appuyée, d'ailleurs, par l'artillerie; enfin les dix-neuf escadrons français sortent à leur tour du carré et donnent le coup de marteau de l'attaque décisive.

Evidemment ce n'est pas la cavalerie généralement qui est chargée de ce rôle, mais il y a des exemples (la Moskova entre autres), et nos voisins de l'Est semblent être assez partisans de cet emploi de la cavalerie.

A la fin de la bataille d'Isly nous voyons les trois armes organiser la poursuite : c'est d'abord l'artil-

lerie qui se met en batterie, envoie ses obus sur l'ennemi, qui s'est reformé sur la rive gauche de la rivière, puis l'infanterie qui traverse l'Isly, suivie bientôt de la cavalerie qui achève la poursuite.

La bataille d'Isly nous montre donc une fois de plus qu'aucun combat n'échappe aux lois de la tactique, toutes les fois que le commandement agit avec méthode, et cela quels que soient le pays, la région où l'on opère : aux colonies, aussi bien qu'en Europe.

Union intime des trois armes.

4° Il nous reste encore à faire une remarque assez intéressante sur ce combat : c'est l'appui *continuel* que se sont prêté les trois armes, leur union intime et constante.

Nous citons le texte même du rapport du Maréchal :

I. — Au moment des charges de la cavalerie marocaine contre les carrés d'infanterie :

« Sur la ligne des angles morts des bataillons, l'artillerie vomissait la mitraille. Les masses ennemies furent arrêtées et se mirent à tourbillonner, leur retraite fut accélérée, leur désordre augmenté par les quatre pièces de campagne qui marchaient en tête du système. »

II. — Après l'enlèvement du camp marocain :

« Le colonel Morris, qui commandait les 2e et 3e échelons, voyant une grosse masse de cavalerie qui se précipitait de nouveau sur mon aile droite, passa l'Isly pour briser cette charge en attaquant l'ennemi par son flanc droit. »

Pourtant ce fut une faute, une grosse faute, car le

colonel Morris traversa l'Isly, certain de ne pouvoir être appuyé sur l'autre rive par l'infanterie. Il fut, en effet, aussitôt accablé par la cavalerie marocaine, subit de grosses pertes, et ne fut dégagé que grâce à la présence d'esprit du général Bedeau, qui envoya en toute hâte à son secours trois bataillons d'infanterie.

Néanmoins le colonel Morris, voyant l'infanterie menacée, avait cru faire son devoir en se lançant à son aide.

III. — La poursuite est organisée :

« L'infanterie passe alors la rivière sous la protection de l'artillerie. »

Un peu plus loin :

« Les spahis se voyant bien soutenus par l'infanterie recommencèrent l'attaque. »

Ces exemples sont suffisants pour montrer que, sur le champ de bataille d'Isly, artilleurs, cavaliers et fantassins ont été loin de chercher à agir chacun pour son compte et s'en sont bien trouvés.

La liaison des trois armes, leur coopération intime et constante ne semblent donc pas être une formule purement théorique inventée par des tacticiens en chambre.

Jugement du maréchal Bugeaud sur l'armée marocaine.

A la fin de son rapport, le maréchal Bugeaud ajoute :

« Les Marocains se sont montrés très audacieux, mais la confusion rendait leurs mouvements impuis-

sants; les plus braves venaient se faire tuer à bout portant. Il ne leur manquait, pour bien faire, que la force d'ensemble et une infanterie bien constituée pour appuyer leur mouvement.

» Avec un gouvernement comme le leur, il faudrait plusieurs siècles pour leur donner ces conditions de succès dans les batailles. »

Les événements ont justifié cette opinion sur le gouvernement marocain : depuis 1844, en effet, il n'a jamais essayé très sérieusement d'organiser une armée solide et de lui donner cette force d'ensemble dont parle le maréchal.

Toutefois, la guerre hispano-marocaine de 1859-1860 montrera que du fait que les Marocains, à la bataille d'Isly, n'ont pour ainsi dire pas engagé d'infanterie, il n'en faudrait pas conclure cependant qu'ils ne peuvent en mettre en ligne. Dans tous les combats aux environs de Ceuta, et pendant la marche sur Tétouan, nous verrons les Espagnols constamment attaqués par une infanterie nombreuse et des plus audacieuses qui, très souvent même, les tint en échec.

Néanmoins, ce n'est pas encore cette infanterie « bien constituée » à laquelle fait allusion le maréchal Bugeaud.

S'il faut en croire l'interprète Roches, qui a joué un rôle si brillant dans les guerres d'Algérie et dont l'ouvrage *Trente-deux ans à travers l'Islam* en a décrit les principales phases dans un style des plus passionnants, le jour de la bataille d'Isly plus de 8.000 *Riffans* étaient massés non loin de là et n'intervinrent pas. Toujours d'après le même auteur, la veille de la bataille, leurs chefs avaient décidé de ne prendre part à la campagne que si les Français

venaient à être battus, ou bien si, victorieux, ils envahissaient les montagnes du Riff (1).

On comprend, en effet, qu'en lutte continuelle avec le Sultan, ils n'avaient aucun intérêt, tant qu'il ne s'agissait pas de leur indépendance, à fortifier son autorité.

Légende à laquelle a donné lieu la guerre franco-marocaine de 1844.

Quoi qu'il en soit, la facilité avec laquelle fut gagnée la bataille d'Isly (due, il faut bien le dire, au talent du maréchal Bugeaud) et les pertes peu nombreuses subies par la petite armée française, ont contribué, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, à répandre une véritable légende au sujet de l'armée marocaine.

C'est là une des principales raisons qui nous ont poussé à entreprendre l'étude de la campagne de 1859-1860, qui en donne une idée beaucoup plus exacte, en ce sens que le corps expéditionnaire espagnol eut à combattre, non seulement contre la cavalerie du Sultan comme à la bataille d'Isly, mais aussi et surtout contre son infanterie.

Il y a lieu enfin d'ajouter que la lutte s'étant prolongée plus de quatre mois, en plaine et en montagne, permet de se rendre compte, d'une façon beaucoup plus précise, nous ne dirons pas de la tactique des Marocains, mais tout au moins de leur façon d'opérer.

On y verra, enfin, que si ces derniers, à la bataille d'Isly, ont paru montrer une tendance à faire la

(1) Il ajoute même qu'Abd-el-Kader aurait assisté à la bataille du haut des premiers contreforts du massif des Beni-Snassen.

guerre de « position », à attendre l'attaque de l'adversaire, il n'en faudrait pas conclure qu'ils n'ont pas le tempérament offensif; la guerre de 1859, et surtout la première partie, nous montrera au contraire qu'en terrain un peu accidenté les Marocains ont constamment attaqué, et cela avec une furie qui, plus d'une fois, surtout dans les premières rencontres, a profondément impressionné les Espagnols.

Avant de passer, toutefois, à l'étude de la guerre hispano-marocaine de 1859-1860, nous tenons à citer un extrait de l'histoire des dynasties marocaines d'Ahmed-ben-Khaled en Naceur, traduit de l'arabe par M. Pellat, interprète près le conseil de guerre d'Oran, et qui a trait à la campagne de 1844.

Il contient bon nombre d'erreurs, mais n'en est pas moins des plus suggestifs et surtout des plus instructifs, au point de vue de la façon dont chaque peuple raconte l'histoire.

LA GUERRE DU MAROC EN 1844

D'APRÈS LES HISTORIENS ARABES

Causes qui ont amené cette guerre.

La paix existait entre la France et le Maroc depuis le règne du sultan Mohamed ben Abd-Allah (1). Quand les Français eurent vaincu les Turcs, qui commandaient à Alger, et pris possession de cette ville, les habitants de Tlemcen envoyèrent une députation au sultan Mouley-Abd-Er-Rahman, pour le prévenir qu'ils acceptaient sa suzeraineté et voulaient devenir ses sujets. Leur demande fut agréée après les entrevues et les négociations dont nous avons parlé plus haut.

Malgré cela, les chrétiens occupèrent Tlemcen, et de cette évacuation date l'époque où toute cette région fut placée

(1) Cet empereur marocain régna de 1757 à 1789.

sous les ordres d'El-Hadj-Abd-El-Kader ben Mahi-Ed-Dine, qui se déclara vassal de l'Empereur.

Ce dernier avait pour l'émir une vive affection. Malheureusement les Français s'acharnèrent à le poursuivre, et la cour chérifienne fut obligée de reconnaître qu'Abd-el Kader semait la mort dans le pays, le ruinait et que ses adversaires n'avaient qu'une politique : provoquer des désordres dans une contrée pour s'en emparer ensuite.

En 1843, ils avaient soumis tout le Maghreb central et le fils de Mahi-Ed-Dine errait sur la nouvelle frontière, allant du Sahara chez les Beni-Snassen, d'Oudj'da dans le Riff ou ailleurs. Il est possible que, pendant ces nombreuses migrations, on ait vu, au milieu de sa troupe, des sujets marocains ou des soldats du Sultan. Dans tous les cas, ses adversaires profitèrent de ce prétexte pour violer le territoire marocain. Ils exécutèrent plusieurs fois des coups de main sur les Beni-Snassen, sur Oudj'da et sa banlieue. Un jour, notamment, ils tombèrent sur cette ville à l'improviste et la razzièrent.

Ces violations de frontière réitérées décidèrent la cour chérifienne à adresser une note diplomatique au gouvernement français. On lui répondit : « La paix a été rompue par Abd-El-Kader; à maintes reprises, il a fourni des chevaux, des armes et des subsides à nos adversaires; les troupes impériales guerroient sur nos frontières, et enfin les Beni-Snassen se liguent avec l'émir pour nous attaquer. »

A ces explications, les autorités françaises ajoutèrent, selon leur habitude, plusieurs arguments du même genre. Quant à celui qui fut la cause première de ces troubles, sa conduite à l'égard de Mouley-Abd-Er-Rahman fut coupable. Il voulut répudier l'autorité de son souverain, devenir indépendant, et il déclara la guerre aux chrétiens. Quel bénéfice pouvait-il retirer de cette politique? Aucun. Bref, il commença par soulever les populations kabyles qui l'entouraient, ce qui dévoila au Sultan, d'une manière explicite, les projets de son ancien vassal.

La situation s'aggravant, la population étant lasse de cet état de trouble, l'Empereur déclara la guerre.

Préparatifs de guerre. — Proclamation de l'Empereur. — Conseils d'Abd-El-Kader au fils du Sultan.

Le premier soin de Mouley-Abd Er-Rahman fut de prescrire aux populations avoisinant la frontière de se préparer à la lutte, de se tenir sur leurs gardes et de se concentrer pour mieux parer aux éventualités. Puis il confia à son

cousin Mouley-Mamoun ben Chérif le soin de lever des troupes et de les envoyer à Oudj'da. Afin d'alléger cette lourde tâche, il adjoignit à ce chérif le jurisconsulte Ali ben El-Gennaoui, qui faisait partie des notables de Rabat. Ce dernier eut même une escarmouche avec un détachement français dès son arrivée sur la frontière. Le Sultan, de son côté, préparait avec activité les munitions et les vivres indispensables à une armée, réunissait le matériel de guerre disponible, enrôlait des soldats, ordonnait de préparer des étendards, des drapeaux et mobilisait les Kabyles.

Arrivons à la proclamation qu'il lança pour appeler aux armes ses sujets, les inciter à la guerre sainte et animer leur courage. Elle a été mise en vers et rédigée par le vizir *Ben Dris*. En voici la teneur :

« O habitants du *Maroc!* le moment de vous lever est venu pour combattre — dans une guerre sainte et légitime — les idolâtres qui vous avoisinent à l'Est.

» Ils ont abreuvé d'ignominies les vrais croyants. — Ne vous laissez pas séduire par leurs manières doucereuses! — Les perfidies qu'elles cachent allument la colère de tout musulman. — L'intelligence d'un enfant et celle d'un adulte ne peuvent concevoir les innombrables tromperies dont ils sont coutumiers; — la fourberie est peinte sur leurs traits, les mensonges et l'imposture sont leur ligne de conduite. — Votre dignité vous oblige de répondre à cet appel, — car le lâche seul reste indifférent devant l'ennemi, — et celui qui accepte le voisinage du mal sans chercher à l'éviter ressemble à la couleuvre vivant dans un panier rempli de vipères; — enfin l'homme libre ne doit rechercher l'immortalité que dans la bravoure : — un être méprisé ne peut retrouver le bonheur en ce monde. »

Ce langage porta ses fruits. Trente mille cavaliers accoururent. Parmi eux on voyait des réguliers et des irréguliers kabyles, avec une contenance martiale et admirablement armés. La tribu des Oudaïa seule ne fournit qu'un faible effectif, parce qu'elle était mal famée, méprisée par le Sultan.

Ce fut le fils de l'Empereur, Si-Mohammed ben Abd-Er-Rahman, qui reçut le commandement supérieur des troupes. Les préparatifs terminés, il partit aussitôt et alla installer son camp sur les bords de l'oued Isly, dans le caïdat d'Oudj'da.

Que devenait El-Hadj-Abd-El-Kader pendant ces préparatifs? Il continuait d'errer à proximité de la frontière, escorté par cinq cents cavaliers environ, représentant les débris de l'armée recrutée par lui, jadis, dans le Maghreb central. Son prestige, sa puissance avait commencé à déchoir.

Quant à sa présence dans le pays, elle n'était plus d'une grande utilité; au contraire, elle y était devenue funeste. Son ancienne bravoure s'était relâchée; il poursuivait un but coupable : n'avait-il pas osé pousser à la révolte les soldats et les sujets du Sultan ?

Dès que le général en chef de l'armée marocaine eut dressé sa tente sur les rives de l'Isly, l'émir vint lui demander une entrevue qui lui fut accordée. Il se présenta à cheval et adressa à Si-Mohammed ben Abd-Er-Rahman les paroles suivantes :

« Vous avez commis une imprudence en apportant ces tapis, ces tentures, ces objets de luxe que vous venez étaler à la barbe de vos ennemis. Que cette preuve de légèreté ne se renouvelle pas ! Ne vous approchez pas des infidèles avant d'avoir abattu vos tentes, chargé vos bagages et pris vos dispositions pour partir, car lorsque les soldats français aperçoivent un camp ennemi, rien ne les arrête; ils fondent sur lui et l'enlèvent, dussent-ils périr jusqu'au dernier. »

Il termina cet entretien en expliquant au fils du Sultan la tactique qu'il employait toujours dans ses rencontres avec les chrétiens.

Ces conseils étaient frappés au coin du bon sens; malheureusement ils ne furent pas écoutés. Le fils de Mahi-Ed-Dine était, à ce moment, vu d'un trop mauvais œil par l'entourage de Si-Mohammed.

D'aucuns racontent même que l'un des hommes appartenant à la suite du prince reprocha à l'Émir sa liberté de langage en présence de l'héritier du trône, et l'audace dont il avait fait preuve en osant donner des conseils à un général en chef avant d'y avoir été invité.

L'entrevue terminée, Abd El Kader, désappointé, revint sur ses pas avec des allures d'indépendance et un visage sur lequel on croyait lire : « N'ayant pas conseillé cette guerre, je n'en redoute pas les conséquences. »

Bataille d'Isly.

Pendant la nuit qui précéda cette triste journée, deux Arabes du pays se présentèrent au camp et demandèrent à parler au chambellan de Si-Mohammed. Ce haut fonctionnaire, qui se nommait Sid Taïd ben El Iamani (dit Bou-Acherine), les reçut.

« L'ennemi, s'empressèrent-ils de déclarer, se propose de vous attaquer demain matin. Prenez vos dispositions et avertissez le prince.

— Le prince dort, répondit leur interlocuteur, et je n'ose pas le réveiller. »

Quatre nouveaux espions arrivaient quelques heures après. Ils apportaient les mêmes renseignements, auxquels on réserva le même sort.

Enfin, l'aurore parut. Le général terminait sa prière quand dix cavaliers lui furent amenés. Appartenaient-ils aux contingents fournis par la région ou à la garde du prince? On n'est pas d'accord sur ce point. Dans tous les cas, ils affirmèrent que les troupes françaises s'approchaient et que, lorsqu'ils les avaient quittées, elles étaient en marche.

Ordre fut donné aussitôt par l'héritier présomptif de monter à cheval et de se préparer au combat. Les fantassins et les canonniers, dont le nombre n'atteignait pas mille, furent seuls autorisés à rester au camp. Quant aux Beni-Snassen, ils avaient répondu avec tant d'empressement à la voix du Sultan, que le total de leurs cavaliers égalait presque celui des hommes venus de l'Ouest.

Tous les cavaliers furent alors placés en ligne de bataille, ligne si étendue qu'on ne pouvait l'embrasser du regard. A un signal donné, cette masse s'ébranle et s'élance vers l'ennemi, offrant, avec ses étendards flottant au vent et par la correction de sa marche, un coup d'œil magnifique.

Si-Mohammed, montant un cheval blanc, revêtu d'un manteau pourpre et un parasol étendu sur sa tête, s'était placé au centre. Sa démarche et la richesse de ses vêtements le rendaient facilement reconnaissable au milieu de son escorte.

L'approche des Français enflamme les cœurs, on est tellement impatient de se lancer que le désordre se met dans les rangs, et Si-Mohammed est obligé d'inviter les soldats à se contenir, à conserver le calme, le sang-froid de l'homme de guerre.

Enfin, le combat s'engage. Dès le premier choc, les infidèles, reconnaissant le général en chef, braquent leurs bouches à feu sur lui et le couvrent de projectiles. Une bombe éclate aux pieds du serviteur qui portait le parasol, le cheval du prince prend le mors au dent, et peu s'en faut qu'il ne désarçonne son cavalier.

Cet incident trouble visiblement Si-Mohammed, qui change sa monture contre celle du premier soldat qu'il rencontre, ordonne de fermer le parasol, revêt un autre manteau et se met à l'abri du feu de l'ennemi.

Cependant les musulmans chargent leurs adversaires, les abordent avec impétuosité. Par la rapidité de leur course,

ils ressemblent à des éclairs; leurs chevaux, que la voix du canon effraie, cherchent en vain à se dérober : ils les lancent de nouveau au centre des rangs français.

Au bout d'une heure de lutte, les combattants marocains veulent savoir où est leur chef : son changement de tenue les empêche de le reconnaitre. Aussitôt leur courage faiblit, les plus timorés affirment qu'il a été tué. Cette nouvelle émeut les soldats impériaux; les poltrons en profitent pour fuir vers le camp et envahir les tentes où étaient enfermés les trésors et les pillent en se tuant les uns les autres. Ils sont bientôt suivis par ceux dont le courage commence à faiblir, et les rangs s'éclaircissant, toute l'armée chérifienne se démoralise.

L'héritier présomptif, prévenu par un homme de son escorte que la bataille allait être perdue et que ses soldats se volaient et se tuaient dans le camp, répond : « Gloire à Dieu ! » Puis, s'étant retourné, la vue des massacres qui ont lieu autour des tentes le confond et lui fait perdre toute illusion sur l'issue du combat.

Quant aux Français, ils prennent l'offensive, tuent jusqu'au dernier ceux qui veulent encore leur résister et poursuivent les fuyards en tirant à boulet et à mitraille, à feu continu.

Quelques canonniers restés au camp essayèrent d'arrêter les chrétiens, mais le destin leur fut encore contraire. Une crue survint, envahit les environs et obligea ces braves d'abandonner leurs pièces.

Ainsi que vous le voyez, les musulmans seuls ont vaincu les musulmans.

Lorsque les troupes françaises arrivèrent au camp, les pillards qui y étaient encore s'enfuirent, et tout ce qui y restait en fait de richesses tomba aux mains des chrétiens.

Cette bataille, qui a été livrée le 14 août 1844, et a commencé à 10 heures du matin, fut une journée néfaste, une catastrophe épouvantable; jamais semblable calamité n'avait frappé la dynastie chérifienne.

Déroute de l'armée impériale. — Conclusion de la paix.

La lutte terminée, les soldats marocains se dispersèrent et partirent à la débandade. Beaucoup moururent de soif, de faim ou de fatigue, et d'autres furent dévalisés par les Angades. Leurs femmes même purent dépouiller ces malheureux, qui ne leur offraient aucune résistance.

Le général en chef se rendit d'abord à Taza, où il se

journa quatre jours pendant lesquels les fantassins et les éclopés vinrent le rejoindre. Puis il se rendit à Fez.

Le Sultan allait à cette dernière ville, venant du Maroc, et faisait étape à Rabat, quand la terrible nouvelle lui parvint. Il activa alors son voyage vers sa capitale et, pendant la route, on lui rendit compte de deux autres événements graves : il s'agissait du bombardement de Tanger et de Mogador par les navires de guerre français.

Des milliers de boulets ou obus furent lancés sur ces villes. La dernière fut, en outre, le théâtre de troubles sérieux provoqués par la population flottante qui s'y trouvait et par la tribu des Chidhema, campée sous les murs de ce port.

Quand ces vagabonds virent que les marins débarquaient dans l'île, ils pensèrent que la ville aussi allait être occupée, et ils en profitèrent pour mettre à sac cette malheureuse cité, en commençant par le quartier juif.

Dois-je décrire toutes les horreurs qui s'y commirent ? Ma plume s'y refuse.

Ce nouveau malheur augmenta la douleur et la colère de l'Empereur. Il ordonna aussitôt l'arrestation des principaux chefs militaires qui se trouvaient dans Mogador et, pour les punir, leur fit couper la barbe.

Menouil prétend, dans son ouvrage, que, le jour de la bataille d'Isly, l'armée française ne comptait que dix mille combattants et qu'elle n'avait qu'un objectif : châtier les tribus avoisinant la frontière, qui étaient toujours en état de guerre avec la France.

Cet historien affirme aussi que cette nation avait promis par écrit, à l'Angleterre, de ne prendre aucune parcelle du territoire marocain, si elle déclarait la guerre et était victorieuse.

Tel est le motif qui a obligé les plénipotentiaires français à demander la paix aussitôt après la bataille.

Ne croyez pas que le sultan Mouley-Abd-Er-Rahman eut, devant ce désastre, un moment de découragement. Une semblable faiblesse n'était pas compatible avec l'énergie de son caractère. Il se mit à l'œuvre, au contraire, avec une activité fébrile, et commença sur-le-champ à recruter des soldats et à reconstituer un nouveau matériel de guerre.

Ce fut le gouverneur de Tanger, Araïch-Bou-Selahm ben Ali-Azetout, qui fut chargé d'entrer en négociations avec les chrétiens.

Les clauses du traité étaient au nombre de huit. L'une d'elles portait qu'Abd-El-Kader devait être expulsé du pays.

Il avait été reconnu que sa présence dans cette région était sans utilité et soulevait des difficultés entre les deux Etats.

A ce moment, les intérêts généraux de l'empire obligèrent le Sultan à faire abandon au Danemark et à la Suède du tribut qu'ils lui payaient. Les Danois lui versaient chaque année 25.000 piastres et les Suédois 20.000. La même mesure fut prise pour plusieurs autres redevances.

Tout est entre les mains de Dieu ! Nul ne pourra lui demander ce qui motive ses décrets, tandis que nous, nous devons lui rendre compte de notre conduite.

GUERRE DE 1859-1860

ESPAGNE ET MAROC

Causes de la guerre.

Au mois d'août 1859, les Espagnols avaient entrepris d'augmenter les fortifications de Ceuta, un de leurs présides de la côte africaine.

Un matin, le 11 août, ils constatèrent que les ouvrages commencés avaient été détruits et que les bornes servant à indiquer les limites entre les possessions espagnoles et l'empire du Maroc, avaient été arrachées.

Le jour même, 5 à 600 Marocains attaquaient la garnison espagnole, qui les repoussait assez facilement.

Le gouvernement espagnol demanda aussitôt satisfaction à l'Empereur du Maroc en lui donnant un délai de dix jours.

Sur ces entrefaites, ce dernier mourut et son successeur, vu les circonstances, demanda que le délai fût prolongé de vingt jours, ce qui fut accordé par le cabinet de Madrid.

Pendant ces négociations, de nouvelles agressions eurent lieu contre la garnison de Ceuta, agressions commises par les Riffains (peuplade montagnarde qui

habite le long de la côte), dont il était assez difficile de rendre le Sultan responsable.

A l'expiration du délai de vingt jours, les Marocains en sollicitèrent un troisième de neuf jours qui fut encore accordé; mais, cette fois, l'Espagne exigeait la cession des hauteurs qui commandaient les ouvrages de la place de Ceuta.

Le 11 octobre 1859, le Sultan faisait connaître au consul espagnol à Tanger qu'il donnait toute satisfaction aux demandes formulées par le cabinet de Madrid.

Mais ce dernier émit alors de nouvelles prétentions, véritablement humiliantes pour le gouvernement marocain et qu'il ne pouvait vraiment accepter.

Le ministre des Affaires étrangères de l'Empereur du Maroc répondit qu'il en référerait à son maître.

Le gouvernement espagnol se saisit aussitôt de ce prétexte pour rompre les négociations et déclarer que « le sort des armes déciderait dès lors entre l'Espagne et le Maroc ».

C'était la guerre et, en toute justice, on ne peut s'empêcher de constater qu'elle était absolument voulue, cherchée par l'Espagne (1).

D'ailleurs, la situation politique à cette époque explique très clairement quel était le but du gouvernement espagnol en recommençant la guerre nationale par excellence, la guerre contre le Maure.

Nous sommes en 1859, l'Espagne vient de traverser une longue période de *pronunciamentos*, de guerres civiles, qui avait été pour l'armée une véritable école d'indiscipline. Le général O'Donnel, qui

(1) Cet incident de Ceuta, que l'on ne fit pas naître, dit M. de Lavigne dans *Les Espagnols au Maroc*, mais dont on ne chercha pas à atténuer la portée, fut considéré comme un fait providentiel dans la situation où l'Espagne se trouvait alors.

possédait toute la confiance de la souveraine Isabelle II, et qui avait véritablement l'âme d'un soldat, eut conscience que le meilleur moyen d'empêcher l'ère des guerres civiles de se rouvrir était d'avoir un gouvernement fort, s'appuyant sur une armée nationale.

La vie de garnison n'était certes pas faite pour obtenir une telle armée; l'officier et le soldat espagnols venaient de montrer, pendant toute cette époque malheureuse de guerres civiles, une tendance caractéristique à se mêler aux mouvements politiques. Il fallait donc couper court à ce genre d'existence; le seul moyen, c'était la guerre, et une guerre nationale, où tous les partis de la veille marcheraient côte à côte, sans d'autre préoccupation que de soutenir le vieux renom espagnol.

Et voilà pourquoi, malgré le désir très sérieux du nouvel Empereur du Maroc Sidi-Mohammed (le vaincu d'Isly), de donner toute satisfaction aux Espagnols, le général O'Donnel n'en fit pas moins déclarer la guerre, qui fut non seulement une guerre dynastique, mais aussi une guerre nationale par excellence, puisqu'elle mit de nouveau une fois de plus face à face l'Espagnol et le Maure, l'étendard d'Isabelle la Catholique et le drapeau vert de Mahomet.

Rôle de l'Angleterre dans la période qui précéda les hostilités.

Avant de commencer l'étude de cette guerre, nous tenons tout particulièrement à indiquer le rôle joué par l'Angleterre pendant les négociations qui ont précédé la campagne.

Il en ressortira une fois de plus la conclusion habituelle : c'est que toutes les fois que la Grande-Bre-

tagne a voulu parler haut, selon son habitude, et qu'elle s'est trouvée en face d'un gouvernement énergique, ses menaces même n'ont servi absolument à rien et elle a été obligée..... de laisser faire.

Il nous a paru intéressant de signaler ce cas, qui est des plus instructifs et permet de juger comme ils le méritent les événements historiques analogues.

Déjà, à cette époque, l'Angleterre n'était qu'un vaste comptoir, et toute sa politique consistait à produire « beaucoup et à bon marché »; mais cette politique entraînait comme corollaire de vendre également « beaucoup ».

De là, comme le firent plus tard les autres nations européennes, une préoccupation constante de s'assurer des débouchés, quitte à les ouvrir au besoin à coups de canon.

Elle inaugurait, en somme, la politique européenne qui caractérise la fin du XIXe siècle, et qui nous a fait passer des guerres dynastiques aux guerres économiques.

Très partisan, en conséquence, de la politique « de la porte ouverte », elle ne pouvait voir sans inquiétude une puissance, même comme l'Espagne, venir s'implanter au Maroc, où elle pourrait porter le plus grand préjudice à ses intérêts commerciaux.

Enfin, il était certain que Tanger, tombant entre les mains d'une puissance européenne, diminuait considérablement l'importance stratégique de Gibraltar.

Aussi, dès que le gouvernement anglais apprit que l'Espagne se livrait à des préparatifs sérieux en vue d'une guerre contre le Maroc, fit-il tous ses efforts pour empêcher l'expédition d'avoir lieu. Et nous allons voir les Anglais employer leurs moyens d'intimidation habituels.

Dès le commencement de septembre, l'ambassadeur anglais à Madrid annonçait au ministère des affaires étrangères espagnol que le gouvernement anglais avait décidé d'envoyer des forces navales assez sérieuses à Gibraltar « pour assurer la sécurité de ses nationaux menacée par l'anarchie qui régnait au Maroc ».

Quelques jours plus tard, le 12 septembre, le cabinet anglais offrait ses bons offices pour le prompt arrangement des affaires pendantes entre le Maroc et l'Espagne.

Le ministre des affaires étrangères, M. Collantès, répondit qu'il n'appartenait qu'à l'Espagne seule de laver l'injure faite à son pavillon.

L'ambassadeur anglais déclara alors que son gouvernement considérait comme une « question grave » toute attaque des Espagnols contre les ports marocains et surtout contre Tanger.

Il lui fut répondu que l'Espagne ferait tout ce que lui commanderait le soin de son honneur.

C'est alors que l'ambassadeur anglais recourut à la production de la fameuse note confidentielle du ministre des affaires étrangères du cabinet de Saint-James, et d'après laquelle il était spécifié que « si la marine espagnole commençait les hostilités contre Tanger, le gouvernement de la Grande-Bretagne donnerait à son escadre l'ordre de protéger cette place ».

M. Collantès ayant demandé copie de cette dépêche, pour la produire aux yeux de l'Europe et faire appel à son jugement, l'ambassadeur anglais refusa de la donner.

Et l'Espagne n'en déclara pas moins la guerre au Maroc.

Nous devons, toutefois, ajouter que, dans la circu-

laire envoyée aux puissances le 29 octobre pour leur notifier la déclaration de guerre au sultan Sidi-Mohammed, le cabinet espagnol se déclarait « exempt de toute vue ambitieuse » et prenait l'engagement « de n'occuper d'une manière permanente aucun port dont la possession pourrait donner à l'Espagne une supériorité dangereuse pour la libre navigation de la Méditerranée ».

Quoi qu'il en soit, l'Angleterre, qui avait tout fait pour empêcher cette guerre, n'avait pu arriver à ses fins, et cela, comme nous le faisions remarquer précédemment, malgré tous les procédés d'intimidation et autres auxquels, suivant son habitude, elle avait eu recours.

Elle interviendra, il est vrai, avec plus de succès à la fin de la guerre, mais à ce moment les circonstances auront bien changé.

COMPOSITION DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE

Bien que la guerre n'ait été déclarée que le 22 octobre, dès le 10 le gouvernement espagnol avait fixé la composition du corps expéditionnaire. Il devait comprendre trois corps d'armée dont l'organisation fut hâtée autant que possible; mais, comme on le verra dans la suite de cette étude, ils ne purent être formés et envoyés en Afrique que successivement.

La composition du corps expéditionnaire était la suivante :

Général en chef : le général O'Donnel.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL	officiers ou assimilés.
Général chef d'état-major	1
Officiers d'état-major	10
Service de l'artillerie	3
— du génie	3
— de santé	12
— vétérinaire	3
— administratifs	13
Aides de camp (1)	19
Chroniqueur de l'expédition	1
Directeur de l'imprimerie	1
Interprètes	2
Justice militaire	3

1er CORPS

Une brigade d'avant-garde (deux demi-brigades à deux bataillons chacune).

Une division comprenant : deux brigades, un escadron, trois compagnies ou batteries (dix-huit pièces); génie, une compagnie). — Force publique : 15 hommes à pied, 15 hommes à cheval.

2e CORPS

Deux divisions.

Cavalerie : un escadron.

Artillerie : trois escadrons montés (douze pièces); une compagnie de montagne (six pièces).

Génie : une compagnie (100 hommes).

Force publique : 15 hommes a pied, 15 hommes à cheval.

3e CORPS

Deux divisions.

Cavalerie : un escadron.

Artillerie : deux escadrons montés (huit pièces); une compagnie de montagne (six pièces).

Génie : une compagnie (100 hommes).

Force publique : 15 hommes à pied, 15 hommes à cheval.

---

(1) On nous reproche quelquefois le luxe de nos états-majors : on voit que, de ce coté, le corps expéditionnaire n'avait rien à nous reprocher, surtout en ce qui concerne les aides de camp.

DIVISION DE RÉSERVE

Une brigade d'infanterie.

Une brigade mixte comprenant : 1re demi-brigade (deux bataillons d'artillerie à pied, un demi-bataillon d'artillerie à cheval); 2e demi-brigade (deux bataillons du génie, trois escadrons d'artillerie montés (seize pièces).

Artillerie : soixante-dix pièces.

Un parc d'artillerie, un parc du génie, un équipage de ponts.

(A)

DIVISION DE CAVALERIE

1re brigade : cuirassiers, quatre escadrons, un escadron de hussards.

2e brigade : lanciers, quatre escadrons.

Trois escadrons d'artillerie à cheval (douze pièces).

Effectif des escadrons : 133 hommes.

× ×

Chaque commandant de corps d'armée avait auprès de lui un chef d'état-major, un commandant de l'artillerie, un commandant du génie, un sous-intendant.

En résumé, le corps expéditionnaire comprenait en tant que combattants :

Trente bataillons d'infanterie;
Dix-huit bataillons de chasseurs;
Douze escadrons de cavalerie;
Quinze compagnies du génie;
Trois escadrons d'artillerie à cheval;
Huit escadrons d'artillerie montée;
Deux batteries et demie d'artillerie à pied;
Cinq compagnies d'artillerie de montagne.

(A) La division se composait de deux brigades comprenant chacune deux demi-brigades (régiments) à deux bataillons. Les bataillons étaient à l'effectif de 800 hommes environ et comptaient six compagnies.

L'effectif total se montait à 45.000 hommes et 3.000 chevaux, auxquels il faut ajouter 9.000 hommes qui furent envoyés dans le cours de la campagne, soit un total de 54.000 hommes et 3.000 chevaux.

En dehors de ces combattants, le corps expéditionnaire était pourvu de services divers (service de santé, services administratifs, train des équipages), dont les effectifs peuvent être évalués à 2.000 hommes et 1.500 chevaux et mulets.

Le corps de santé comprenait 100 médecins et 700 infirmiers, affectés aux corps de troupe ou aux ambulances.

Les services administratifs comptaient 100 fonctionnaires de l'intendance et 130 hommes (1).

L'équipage de pont comprenait deux divisions : la première munie de pontons en fer, la seconde de pontons en bois, transportés sur des chariots.

Armement de l'infanterie.

Fusils et carabines rayés;
Fusils ordinaires;
Munitions : 20 millions de cartouches.

Armement de l'artillerie.

Pièces de 8 et de 12 rayées;
Pièces courtes de 8 rayées;
Pièces de 8 ordinaires;
Pièces de siège de 24, de 16 et de 12 rayées;
Mortiers de 32;
Mortiers de 27.

(1) Ces 130 hommes constituaient une compagnie d'ouvriers d'administration, chargée du service des vivres, de la fabrication du pain dans les fours de campagne, de la garde du troupeau et de la distribution de la viande. Cette compagnie fut bientôt insuffisante, en tant qu'effectif et on en organisa deux autres.

MOYENS DE TRANSPORT

Ainsi que nous le verrons ultérieurement dans la suite de cette étude, le corps expéditionnaire espagnol, pendant la plus grande partie de cette guerre, suivit les côtes et put ainsi se faire accompagner constamment par des bâtiments-transports qui constituèrent de véritables convois flottants, assurant (en théorie), le ravitaillement en vivres, munitions, ainsi que les évacuations.

Il y avait néanmoins à s'occuper de faire transporter, pendant cette première période, tout le matériel dont les troupes pouvaient avoir un besoin immédiat : bagages des officiers, caisses à munitions, matériel du génie, du service de santé, etc.

Le manque complet de routes dans toute la région où on allait être appelé à opérer excluait *à priori*, en tant que moyens de transport, l'emploi de voitures.

Les Espagnols adoptèrent le mulet et s'en trouvèrent bien.

L'organisation des troupes du train fut assez bizarre : les conducteurs étaient civils, mais organisés militairement.

Elles furent réparties en brigades, chaque brigade comprenant environ quarante bêtes de somme et huit conducteurs placés sous le commandement d'un chef de brigade ayant rang de sous-officier.

En tant que moyen de transport, les officiers disposaient pour leurs bagages de deux mulets par compagnie.

Par contre, à en croire les auteurs espagnols qui se sont occupés de cette campagne, ainsi que le major bavarois Schlagintweit, qui a pris part à cette guerre

en qualité d'attaché militaire, le nombre de mulets affectés aux quartiers généraux était tout à fait exagéré.

Dans la dernière partie de l'expédition (marche sur Tanger), il n'était plus possible de compter sur la flotte : sans s'éloigner beaucoup des côtes, on ne s'en engageait pas moins en plein dans l'intérieur du pays; la question des moyens de transport devenait donc capitale.

Les Espagnols utilisèrent cette fois encore le mulet dans la plus large mesure possible, mais recoururent également au chameau (1); des officiers du corps expéditionnaire furent envoyés en Algérie, où ils purent acheter un nombre assez considérable de ces animaux et de là les faire transporter à Tétouan.

LA CONCENTRATION

Le gouvernement espagnol, qui, nous l'avons vu, avait fait tout son possible pour avoir « sa guerre », avait profité des deux mois que durèrent les négociations pour pousser activement ses préparatifs.

Les opérations de recrutement, qui ne devaient avoir lieu qu'au printemps de 1860, furent avancées et fixées au mois d'octobre de 1859; elles eurent lieu d'ailleurs dans de bonnes conditions, en raison du caractère « national » que revêtait cette guerre.

---

(1) L'expérience de toutes les expéditions qui ont eu lieu dans le nord de l'Afrique a, d'ailleurs, montré que les moyens de transport vraiment pratiques, dans ce genre de pays, sont le mulet et le chameau; le premier pour les régions montagneuses, le second pour la plaine. On augmente encore considérablement la capacité de transport du mulet en l'attelant à une « araba », cette voiture si rudimentaire, si peu coûteuse (200 francs) qui porte près de 400 kilogrammes et qui passe presque partout.

Le 1er corps reçut l'ordre de se concentrer à Algésiras;

Le 2e, à Cadix;

Le 3e, à Malaga;

Le corps de réserve, au camp de San-Roques, près de Gibraltar, et à Antequerra;

La division de cavalerie, à Puerta de Santa-Maria.

Comme plus tard l'armée française en 1870, l'armée espagnole, à cette époque, n'était pas organisée dès le temps de paix en corps d'armée, même pas en divisions, ce qui produisit des retards considérables dans la constitution de ces nouvelles unités, et ne permit de jeter sur la côte d'Afrique les différents corps que les uns après les autres.

L'Espagne était même si peu organisée au point de vue commandements militaires que, le 4 novembre 1859, quelques jours avant le départ du corps expéditionnaire, le général O'Donnel faisait paraître un décret répartissant le royaume en cinq grands districts, commandés chacun par un officier général.

Comme troupes, ils devaient comprendre environ l'effectif d'un corps d'armée (après le retour du corps expéditionnaire).

L'Espagne, après les longues guerres civiles qu'elle venait de traverser, n'était pas mieux partagée au point de vue de la marine, et le manque de vaisseaux contribua également, pour une large part, à l'arrivée tardive des 2e et 3e corps sur les côtes d'Afrique. Elle possédait :

1° Comme éléments de combat : un vaisseau, trois frégates, deux corvettes, onze vapeurs et trois petits voiliers;

2° Comme transports : neuf vapeurs et deux hourques auxquels on put joindre pendant les opérations: un vaisseau, une frégate, une brigantine.

Il fallut encore distraire un certain nombre d'éléments de combat pour procéder au blocus de Tétouan, Tanger et Larache, décidé en conseil des ministres le 12 octobre.



Croquis n° 4.

Enfin, le 18 novembre, le 1er corps s'embarquait pour Ceuta, qu'il atteignait le 19 au matin.

LES OPÉRATIONS

Cette campagne étant surtout intéressante au point de vue des opérations conduites par les Espagnols, nous l'avons divisée en trois parties : la défensive, la marche sur Tétouan, puis la marche sur Tanger.

La première partie (défensive) comprendra tous les combats livrés par les Espagnols dans les environs de Ceuta et qui furent des combats purement défensifs.

La deuxième partie (marche sur Tétouan) sera le récit des opérations qui eurent lieu depuis le départ de Ceuta, jusqu'à l'occupation de Tétouan.

Enfin, dans la troisième partie (marche sur Tanger), sera exposée la fin de la campagne, depuis le départ de Tétouan jusqu'à la bataille de Vad-Ras.

I. — La défensive

Pendant cette première partie de la guerre, les opérations se déroulèrent uniquement dans les environs immédiats de Ceuta, sur les dernières pentes d'un des contreforts de l'Atlas appelé la Sierra-Bullones. (Croquis n° 4.)

Toute cette région est particulièrement accidentée, couverte de bois, sillonnée de ravins et arrosée de nombreux cours d'eau; en somme, terrain éminemment favorable aux Marocains et à leur tactique séculaire, visant avant tout la surprise, la guerre d'embuscades.

Le 19 novembre au matin, le commandant du 1er corps envoyait des reconnaissances pour explorer le terrain à l'ouest de l'isthme de Ceuta, puis se dirigeait, avec toutes ses forces, vers un monticule appelé Serrallo, occupé par les Marocains.

Ceux-ci, à la vue des troupes espagnoles, évacuèrent une sorte de fortin situé sur cette hauteur et sans présenter, d'ailleurs, une grande résistance.

Le 1er corps bivouaqua tout à l'entour du Serrallo.

Un incident assez caractéristique se produisit dans l'après-midi : un bataillon de chasseurs (de Catalo-

gne), qui avait été détaché à 1 kilomètre de là environ pour couvrir l'installation du camp, reçut l'ordre, vers 1 heure, de rejoindre le gros du corps d'armée. A peine commençait-il son mouvement que son arrière-garde, très faiblement constituée, était assaillie par les Marocains, qui lui mettaient 6 hommes hors de combat. Force fut au bataillon de revenir sur ses pas et de réoccuper ses premières positions, pour dégager son arrière-garde.

Nous verrons ce fait se reproduire plusieurs fois pendant la campagne, comme il s'était produit bien souvent aussi dans nos guerres d'Algérie.

L'état-major espagnol, ainsi que le prouvent les instructions données au début des opérations, s'était pourtant fortement inspiré de ces campagnes : cependant, il semble que les officiers des corps de troupe n'en étaient pas suffisamment pénétrés puisque, dès le premier jour, ils retombaient dans les mêmes fautes que celles qui leur avaient été signalées.

× ×

19, 20, 21 novembre. — Les jours suivants, le général Echagne, commandant le 1er corps d'armée, fit entourer le camp de retranchements et construire un certain nombre de redoutes destinées à en battre les environs.

Il avait, en effet, reçu pour mission d'assurer au corps expéditionnaire, l'espace nécessaire pour pouvoir débarquer en toute sécurité et de se tenir ensuite sur la défensive jusqu'à l'arrivée des autres corps d'armée.

22 novembre. — Vers 11 heures du matin, les troupes espagnoles qui travaillaient aux retranche-

ments entendirent tout à coup de véritables hurlements, suivis bientôt d'une vive fusillade; c'étaient les Marocains qui attaquaient, après avoir surpris les postes avancés.

Ce fut un véritable combat, puisqu'il fallut engager une grande partie du corps d'armée pour repousser l'attaque; les Marocains arrivèrent jusqu'à 30 mètres des retranchements et montrèrent un acharnement, un esprit d'offensive vraiment extraordinaires.

Il fallut exécuter plusieurs charges à la baïonnette pour les rejeter définitivement hors du champ de bataille.

Au dire des auteurs espagnols, « à un certain moment 4.000 Maures, jetant leurs fusils, tirèrent leur poignard et se précipitèrent sur les pièces dont ils essayèrent de s'emparer. Les canonniers durent engager une lutte corps à corps ».

Les pertes des Espagnols furent assez sensibles : 6 (1) morts, 48 blessés, dont 3 officiers.

× ×

Cette surprise n'a rien d'extraordinaire si l'on se reporte aux instructions données par le général Echagne : d'après ces dernières, les grand'gardes devaient être placées à 150 mètres des retranchements, et les postes avancés (petits postes) à 100 pas plus loin avec quelques sentinelles en avant d'eux.

Voilà donc un camp qui est protégé dans un rayon de 400 pas environ, et cela en plein jour, puisque les Marocains attaquèrent vers 11 heures du matin.

Cependant, le maréchal Bugeaud, déjà à cette épo-

(1) D'après les renseignements fournis par le commandant de la *Mouette*, aviso français, qui croisait sur la côte, les Espagnols auraient eu 10 tués (au lieu de 6).

que, avait préconisé les avant-postes aussi éloignés que possible du camp à protéger. Il ajoutait encore que les avant-postes n'étaient pas tant la « cuirasse que les yeux de l'armée ».

C'est dans ce combat que, pour la première fois, les Espagnols se servirent de la baïonnette, et cela leur réussit si bien que, dans le cours de la campagne, ils y recoururent presque constamment.

Toutes les fois, d'ailleurs, que deux adversaires se sont trouvés en présence, et que l'un d'eux n'était pas pourvu de baïonnette, l'effet moral de l'arme chère à Souvarow a été considérable (guerre du Tonkin, guerre du Transvaal, pour ne citer que les plus connues).

× ×

23 novembre. — Le 23 novembre, nouvelle attaque des Marocains, qui, cette fois, fut assez facilement repoussée.

× ×

24 et 25 novembre. — Il n'en fut pas de même de celles du lendemain et du surlendemain, qui donnèrent lieu à des combats sanglants. Là, encore, le général Echagne fut obligé de mettre en ligne une bonne partie de ses troupes, qui, au dire des Espagnols, eurent à lutter contre plus de 8.000 Marocains.

Ceux-ci s'avançant en masses profondes, l'artillerie ouvrit le feu et tira à mitraille mais vainement, ils avançaient toujours, « rugissants comme une troupe de lions, effrayants comme la tempête », nous dit dans son emphase latine l'auteur espagnol Evaristo Ventoso.

Il fallut recourir à la baïonnette.

Les Marocains montrèrent, dans ces deux journées, peut-être plus d'acharnement que dans les premiers combats; ils se jetèrent encore sur les pièces de canon, engagèrent un combat corps à corps avec les officiers et les artilleurs, qui durent les repousser à coups de sabre, d'écouvillon et de levier, non sans avoir d'abord essayé d'arrêter leurs assaillants par plus de soixante coups à mitraille.

Le 25 novembre, notamment, les pertes des Espagnols furent sensibles : les bataillons de Madrid et d'Alcantara eurent à eux seuls plus de 250 hommes hors de combat (1).

Pendant ces deux journées, on voit constamment les généraux sur la ligne de feu, parlant à leurs hommes, les entraînant à l'assaut, bref remplissant absolument le rôle de chefs d'escouade.

Le général en chef lui-même, Echagne, donne l'exemple : il a un cheval tué sous lui, on lui en amène un autre sur lequel il s'élance au plus fort du danger. Il est blessé, le général Gasset prend le commandement de toutes les forces et se porte aussitôt de sa personne en première ligne.

Ce n'est plus ainsi que nous entendons l'exercice du commandement, mais il y a lieu de se rappeler que ces faits se passaient en 1859 et que 1870, malheureusement, nous en a encore fourni de nombreux exemples.

---

(1) Ce même jour, un des vaisseaux de l'escadre française (le *Saint-Louis*), passant en vue de Tétouan, fut canonné par l'artillerie d'un fortin de cette ville.

Le lendemain, la *Bretagne*, le *Saint-Louis*, la *Foudre*, la *Tisiphone* se présentèrent devant Tétouan et criblèrent de projectiles le fortin, dont les pièces avaient tiré la veille sur le *Saint-Louis*.

Aujourd'hui, on est unanime à reconnaître que ce n'est pas dans ce sens que doit agir la furia latine.

× ×

Le général O'Donnel, se rendant compte que la continuation de la défensive pouvait conduire à un désastre et, en tout cas, contribuait grandement à développer l'esprit offensif des Marocains, faisait tout son possible pour hâter l'embarquement des autres corps.

Malheureusement, ainsi que nous l'avons vu, la marine ne pouvait disposer que d'un nombre restreint de bâtiments, si bien que, le 28 novembre, c'est à grand'peine si le 2e corps (général Zabala) et la division de réserve (général Prim) avaient pu rejoindre le 1er corps sur la terre africaine.

Le général O'Donnel, qui avait débarqué en même temps que le 2e corps, disposait alors de 25.000 hommes, mais manquait de la plus grande partie du matériel qu'il avait demandé.

Il ne se crut pas assez fort pour prendre l'offensive et écrivit au gouvernement qu'il ne marcherait pas de l'avant « tant que la marine n'aurait pas activé ses transports ».

× ×

Jusqu'au 30 novembre, les Marocains ne donnèrent pas signe de vie; l'armée espagnole en profita pour terminer les redoutes commencées (au nombre de cinq) qui protégeaient les bivouacs dans les directions dangereuses et constituaient ainsi un véritable camp retranché.

× ×

30 novembre. — Les Espagnols repoussèrent assez

facilement une attaque des Marocains. Le 1[er] corps seul fut engagé.

Ils poursuivirent assez loin les assaillants, mais, la nuit venue, rentrèrent dans leur camp qu'ils regagnèrent sans être inquiétés.

Ils eurent encore néanmoins 350 hommes tués ou blessés (1).

× ×

9 décembre. — Nouveau calme jusqu'au 9 décembre.

A cette date, et au moment où les clairons sonnaient la diane, les sentinelles signalèrent les forces ennemies qui s'avançaient à peu près dans toutes les directions.

Le combat dura toute la matinée; il fut caractérisé par ce fait que, pour la première fois, les Marocains parurent « manœuvrer ». Jusque-là, dans les combats antérieurs, ils se jetaient en masse sur les lignes espagnoles et tâchaient de faire le « trou »; ce jour-là ils se dirigèrent sur des bois qui se trouvaient à peu près au centre des positions ennemies et, s'en servant comme point d'appui, tentèrent de couper en deux les Espagnols. A un certain moment, un corps d'environ 4.000 Marocains se dirigea vers la droite espagnole pour essayer de la tourner. Enfin de nombreux cavaliers isolés, aux allures rapides, apparaissaient sur le champ de bataille, semblant

(1) Dans ce combat, les Marocains firent preuve d'un acharnement et aussi d'un héroïsme vraiment extraordinaires. Au dire des écrivains espagnols « 2 ou 300 Marocains, refoulés dans un ravin qui n'avait d'issue que vers la mer et ayant épuisé leurs munitions, refusèrent de se rendre. Le plus grand nombre se noya. Le reste, rampant au milieu des broussailles, poussant des cris féroces, se défendant des dents et des ongles, se laissa mitrailler et massacrer jusqu'au dernier ».

aller porter des ordres aux différentes fractions marocaines.

On apprit plus tard que Muley-Abbas, le frère de l'Empereur, était arrivé la veille à la tête de 3.000 hommes, et que c'était lui ce jour-là qui dirigeait l'attaque.

Elle n'en fut pas moins repoussée.

Au moment où les troupes espagnoles se retiraient dans leur camp, les Marocains, suivant leur habitude, se préparèrent à se jeter sur les arrière-gardes; mais, le mouvement ayant été arrêté, ils s'éloignèrent vers l'Ouest.

Ce jour-là ils engagèrent 8 à 10.000 fantassins et 2 à 300 cavaliers.

Les Espagnols eurent 372 hommes hors de combat.

Vers le 10 décembre, le 3e corps d'armée, à l'effectif de 12.000 hommes, débarquait à Ceuta.

Le corps expéditionnaire était donc au complet, mais le matériel d'artillerie manquait encore et le général O'Donnel se crut obligé de nouveau de temporiser.

Les Marocains, bien que subissant des revers, n'en voyaient pas moins les Espagnols, après chaque affaire, se retirer dans leurs camps; ils pouvaient donc se considérer comme vainqueurs et leur audace croissait de jour en jour, ainsi que leurs renforts d'ailleurs.

×

15 décembre. — Aussi le 15 décembre, tentèrent-ils un suprême effort; ils engagèrent 12 à 15.000 fantassins et un millier environ de cavaliers.

Ils ne parvinrent pas à percer les lignes des Espagnols, mais plusieurs fois ces derniers durent recourir à la baïonnette pour repousser leurs adversaires.

15 au 30 décembre. — Jusqu'à la fin du mois, l'armée espagnole eut encore à soutenir un combat assez sérieux (le 25) et une série d'engagements qui ne modifièrent pas sensiblement les positions des deux partis.

Pendant cette seconde quinzaine de décembre, la division de réserve (général Prim) reçut pour mission de construire une route carrossable partant de Ceuta et se dirigeant sur Tétouan.

Aussi voit-on les Marocains, pendant cette période, tout en continuant à harceler les avant-postes espagnols et pousser même des attaques à fond sur les redoutes, prendre surtout comme objectif la gauche espagnole et chercher à empêcher la construction de cette route.

Opérations de la flotte.

Le 29 décembre, la flotte espagnole, commandée par l'amiral Herrera et comprenant environ une dizaine de bâtiments, avait paru devant Tétouan.

Elle avait bombardé le fort Martin ainsi qu'une batterie marocaine situés à l'embouchure de la rivière de Tétouan et couvrant cette ville sur le front de mer.

Ce bombardement ne produisit absolument aucun résultat, pas plus au point de vue matériel que moral.

Enfin, le 31 décembre, le général O'Donnel, ayant reçu le complément de son matériel, annonça au corps expéditionnaire qu'on allait se porter sur Tétouan.

Il était temps, d'ailleurs, de prendre l'offensive et de quitter Ceuta : le choléra faisait rage, dû à la fois au manque complet de mesures hygiéniques dans les camps mêmes, à la rigueur de la température, aux pluies continuelles et surtout à la grosse agglomé-

ration de troupes sur un espace relativement restreint.

Enfin l'opinion publique en Espagne commençait à trouver la préparation, la « temporisation » un peu exagérée et réclamait impérieusement, avec le corps expéditionnaire, « la marche en avant ».

II. — L'offensive

Marche sur Tétouan.

1er janvier 1860. — Le 1er janvier 1860, les 2e et 3e corps et la division de réserve se mirent en marche sur Tétouan; le 1er corps était chargé de garder le camp de Serallo, qui constituait, dès lors, la base d'opérations de l'armée espagnole.

De Ceuta à Tétouan, la côte, comme celle des environs de Nemours, d'ailleurs, se compose d'une série de contreforts coupés par intervalles de gorges profondes et qui, en s'évasant, forment des espèces de golfes terrestres et même plusieurs vallées.

Le terrain est, toutefois, moins accidenté, moins boisé que les environs immédiats de Ceuta et beaucoup plus favorable à la marche, aux déploiements d'une armée régulière. Les Espagnols allaient avoir à traverser quatre vallées parallèles entre elles, perpendiculaires à la côte, dont l'une assez marécageuse (le Rio-Manuel), mais séparées par des hauteurs en général peu élevées et assez accessibles. La dernière vallée, celle de Tetouan, largement ouverte, un peu marécageuse au bord de la mer, mais couverte ensuite de jardins, vergers, champs de toutes sortes, allait permettre à l'armée espagnole de combattre sur un terrain où elle retrouverait tous les

avantages dus à son organisation et à sa discipline. (Croquis n° 5.)

Bataille de Castillejos.

(1er janvier 1860.)

Dès que les Marocains s'aperçurent du mouvement offensif des Espagnols, ils se jetèrent en masse sur leur flanc droit pour les arrêter. Ils furent repoussés après un engagement assez chaud.

Les colonnes espagnoles furent, en effet, serrées de très près; les fantassins marocains, fidèles à leur tactique ordinaire, surgissaient tout à coup d'un pli de terrain, déchargeaient leurs armes, disparaissaient puis revenaient bientôt, réapparaissant au milieu des obstacles de tout genre dont le terrain était parsemé.

Pour la première fois depuis le début de la campagne, la cavalerie espagnole eut l'occasion de charger; mais, entraînée par son ardeur, elle se précipita au milieu de l'infanterie marocaine et fut décimée.

Les pertes furent très grosses dans cette journée : plus de 700 hommes tués ou blessés chez les Espagnols, 2.000 du côté des Marocains.

L'armée espagnole continua sa marche sur Tétouan; attaquée deux fois par les Marocains, elle les repoussa assez facilement et cependant, du 1er au 7 janvier, elle ne franchit que 16 kilomètres.

Le camp de la « Faim ».

(Camp de l'Azmir.)

Le 7, elle stationna trois jours dans le camp de l'Azmir pour attendre des vivres.

Jusque-là, le général O'Donnel avait pu faire ravi-

tailler le corps expéditionnaire par la flotte qui marchait à sa hauteur et qui, chaque jour, faisait les distributions nécessaires.

Mais le 7, à la suite d'une de ces violentes tempêtes si fréquentes dans ces parages, la flotte fut obligée de gagner le large pour éviter d'être brisée sur les côtes; l'armée attendit vainement pendant trois jours la fin de la tempête et le retour de ses convois flottants.

Cet épisode, que relatent tous les auteurs espagnols, est assez bizarre, et on ne s'explique pas comment une pareille éventualité n'avait pas été prévue par le commandement. Elle démontre, d'ailleurs, une fois de plus, que, lors même que l'on a la bonne fortune de disposer d'une ligne de ravitaillement latérale et aussi pratique que la mer, il est néanmoins absolument indispensable d'avoir, à la suite des troupes, sinon un convoi administratif, tout au moins un convoi régimentaire.

La situation fut assez critique : l'armée n'avait plus de vivres pour les hommes, plus de fourrage pour les chevaux et bêtes de somme. Ses magasins flottants avaient disparu et les communications avec Ceuta étaient coupées par les Marocains.

A un moment donné, le général Prim reçut l'ordre de retourner à Ceuta chercher des vivres pour l'armée. Enfin, la flotte parut, après avoir perdu, toutefois, dans la tempête, deux vapeurs, onze canonnières à voile, vingt-quatre chalands.

Combats de Wad-El-Azmir.

10 janvier. — Le 10, les Marocains attaquèrent le camp, mais sans succès; l'affaire néanmoins fut assez chaude.

×

12 janvier. — Le 12, voyant que les Espagnols ne bougeaient toujours pas, ils attaquèrent de nouveau et furent encore repoussés. L'infanterie espagnole les poursuivit à son tour jusque dans leur camp, sans y pénétrer toutefois.

Dans cette journée encore nous voyons le général Prim, qui commandait alors le 2e corps, prendre part lui-même à une charge, à la tête de son état-major.

Combat du Cap-Negro.

Le 14 janvier, le génie ayant terminé la route et les ponts pour l'artillerie et le train, la marche en avant fut reprise.

Les Marocains luttèrent pendant toute la journée du 14, pour empêcher les Espagnols de pénétrer dans la vallée de Tétouan; mais, à la tombée de la nuit, ils furent obligés de se retirer.

Ce jour-là encore les pertes des Espagnols furent assez sensibles : 420 hommes hors de combat.

Débarquement de la division Rios.

16 janvier. — Le 16 janvier, la division Rios (1), à l'effectif de 5.000 hommes, débarqua à l'embouchure du rio Martin et s'empara d'un fort que les Marocains venaient d'évacuer.

Son débarquement fut couvert par le corps expéditionnaire.

Les six jours qui suivirent furent employés à élever des retranchements autour des bivouacs et à les

(1) Cette division venait d'être organisée à *Algésiras;* elle se composait de deux brigades, fortes chacune de quatre bataillons et comprenait un peu de cavalerie et d'artillerie.

transformer en une sorte de camp retranché qui, dans la pensée du général O'Donnel, devait servir de base d'opérations si l'on était obligé de faire le siège de Tétouan.

La marine en profita également pour débarquer le matériel de siège et une quantité de munitions et de vivres suffisante pour ne plus laisser l'armée à la merci d'une tempête, comme cela venait de se produire.

Combat du rio d'Alcantara.

23 janvier. — Les Marocains, fort étonnés de l'inaction des Espagnols, vinrent attaquer leur camp, mais sans engager des forces importantes : une sorte de reconnaissance offensive.

La cavalerie espagnole trouva l'occasion de charger et, cette fois, instruite par l'expérience, resta à portée de son infanterie.

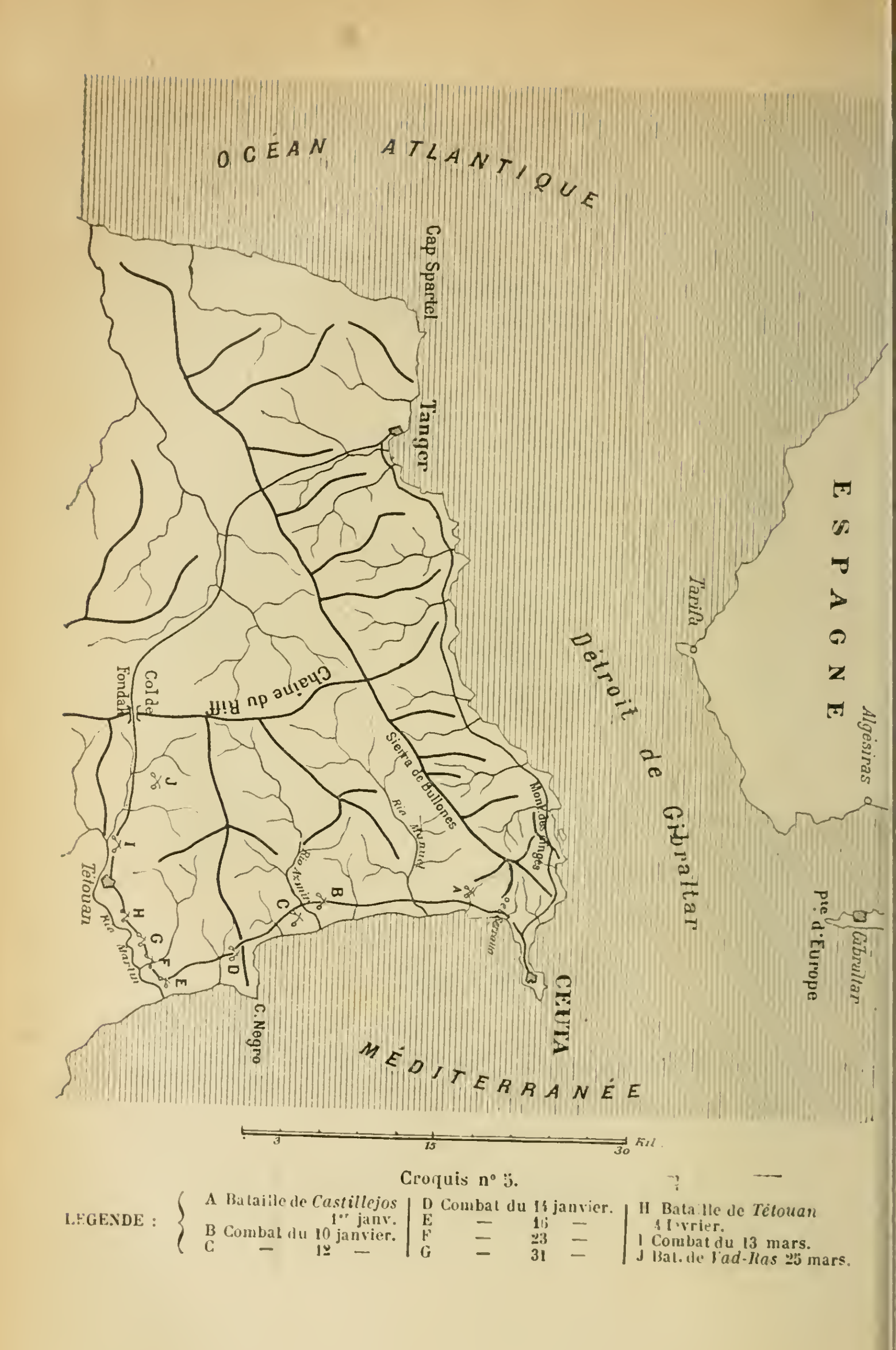
×

26 janvier. — On apprit qu'un autre frère du sultan Sidi-Ahmet venait d'amener dans la place de Tétouan un renfort de 8.000 hommes dont 2.000 cavaliers (4.000 fantassins seulement et 900 cavaliers, suivant le major bavarois Schlagintweit).

Combat de la tour Geleli.

31 janvier. — Avec ce nouveau renfort, l'armée marocaine comptait environ 20 à 25.000 hommes (1) qui, le 31, se portèrent à l'attaque des camps espagnols.

(1) Les forces espagnoles, à cette même date, se montaient à 28.000 hommes et 2.600 chevaux.



Croquis n° 5.

LÉGENDE :

A Bataille de *Castillejos* 1er janv.
B Combat du 10 janvier.
C — 12 —
D Combat du 14 janvier.
E — 16 —
F — 23 —
G — 31 —
H Bataille de *Tétouan* 4 février.
I Combat du 13 mars.
J Bat. de *Vad-Ras* 25 mars.

La lutte, ce jour-là encore, fut acharnée, mais se termina, comme dans les combats précédents, à l'avantage des Espagnols, qui poursuivirent les Marocains jusqu'au pied de leur camp.

Comme toujours également, au moment où les troupes espagnoles se retiraient, les Marocains firent un retour offensif et essayèrent d'écraser leur arrière-garde; mais le général O'Donnel, prévoyant cette nouvelle attaque, avait pourvu l'arrière-garde d'artillerie et de cavalerie qui contribuèrent puissamment à tenir les Marocains en respect.

Au dire des critiques militaires espagnols, une grande partie du succès fut due, dans cette journée, à l'artillerie qui « prépara constamment par ses feux l'action de la cavalerie et les charges à la baïonnette de l'infanterie »; certaines batteries s'avancèrent même jusqu'à 1.000 mètres de la ligne ennemie.

Ces mêmes critiques ajoutent :

« Le général Prim, commandant le 2e corps, combattit de sa personne comme le dernier de ses soldats. Il fit de sa propre main deux prisonniers et prit deux chevaux à l'ennemi. »

Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, nous n'aurions peut-être plus aujourd'hui la même admiration pour les prises du commandant du 2e corps.

Dans cette même affaire, deux escadrons de cuirassiers, qui n'avaient pas eu l'occasion de donner depuis l'ouverture de la campagne, après avoir chargé un fort parti de cavalerie marocaine, qui se présentait devant le front de l'armée espagnole, se laissèrent entraîner sur un terrain accidenté et très coupé où les cavaliers marocains mirent pied à terre et les accueillirent par une violente fusillade.

Les cuirassiers durent battre en retraite.

Situation des deux partis dans les quelques jours qui ont précédé la bataille de Tétuan.

(1er au 4 février.)

Les quelques jours qui suivirent, du 1er au 4 février, furent employés à terminer les retranchements du camp.

Le 3, le général O'Donnel fit annoncer au corps expéditionnaire que l'on se porterait le lendemain à l'attaque des camps marocains.

Ces camps étaient situés à 3 kilomètres environ au nord-est de Tétouan, dont ils barraient l'accès; l'un, placé sous le commandement de Muley-Ahmet, était en plaine : il comprenait 4.000 fantassins et 900 cavaliers: l'autre, commandé, par Muley-El-Abbas, sur une hauteur qui domine les environs : il était occupé par 12.000 fantassins et 3.000 cavaliers. (Voir croquis n° 6.)

Les Marocains, pendant ces dernières journées, avaient suivi l'exemple des Espagnols et entouré leurs bivouacs de longues lignes de tranchées.

Au dire des espions, ils avaient même disposé, le long des parapets, un assez grand nombre de pièces de gros calibre (1). Enfin, toujours d'après la même source d'information, de nombreux renforts leur arrivaient chaque jour, qui compensaient largement les pertes subies dans les affaires précédentes.

Du côté des Espagnols, le complément du parc de siège était arrivé et de nombreux approvisionnements en vivres avaient été réunis dans le camp du rio Martin; le général O'Donnel avait donc résolu de

---

(1) D'après le contre-amiral Jehenne, qui commandait l'escadre française, mouillée à ce moment à Algésiras, les Marocains disposaient de sept pièces de 12 et de 18, en bronze.

marcher cette fois directement sur l'objectif qui lui avait été assigné : Tétouan.

Une remarque s'impose au sujet de cet objectif purement *géographique;* au début de la campagne, on conçoit fort bien que le corps expéditionnaire espagnol ait été dirigé sur Tétouan.

Il fallait bien prendre une direction; or Tétouan représentait une des villes les plus florissantes du Maroc; il y avait donc de grandes chances pour que les Marocains essayassent de la défendre et y portassent leurs forces. La marche sur Tétouan, le long de la mer, présentait encore l'énorme avantage, pour les forces espagnoles, de n'avoir pas besoin de traîner à leur suite des convois de vivres, le ravitaillement pouvant se faire généralement par la mer ainsi que les évacuations d'ailleurs.

Mais ce que l'on s'explique moins bien, ce sont les atermoiements continuels du général O'Donnel pour attendre son matériel de siège, alors que son service de renseignements lui rendait compte, chaque jour, que l'ennemi recevait des renforts. Nous reviendrons d'ailleurs, un peu plus loin, sur cette question.

Quoi qu'il en soit, les historiens espagnols de cette guerre établissent nettement que le général O'Donnel se porta en avant « pour faire le siège de Tétouan », objectif principal, et qu'il ne marcha sur les camps ennemis que parce qu'ils barraient la route de la cité marocaine et ne constituaient ainsi, à ses yeux, qu'un objectif secondaire.

Ce n'est certes pas ainsi qu'en France, du moins actuellement, nous envisagerions la question.

Mais revenons à la bataille du 4 février; nous y insisterons tout particulièrement parce qu'elle mit en présence de part et d'autre de gros effectifs, fut conduite par le général O'Donnel d'une façon particu-

lièrement méthodique et présenta absolument les mêmes phases qu'une bataille européenne.

Elle a d'ailleurs de grandes analogies avec la bataille d'Isly, au point de vue des formations, de la rapidité de l'action, de la manière de combattre des Marocains; elle en diffère, toutefois, en ce qui concerne la tactique employée.

Bataille de Tétuan.

(4 février 1860.)

Fidèle à son objectif, le général O'Donnel décida de marcher droit sur Tétouan, c'est-à-dire sur le camp de Muley-Ahmet, qui en barrait la route.

Nous croyons, cependant, que d'autres considérations poussèrent encore le général O'Donnel à choisir cette direction d'attaque.

Toutes les fois que des troupes européennes exercées se sont trouvées en face d'adversaires n'ayant reçu qu'une instruction militaire rudimentaire, elles ont presque toujours employé la tactique bien simple qui consiste à les menacer sur un des flancs pour en arriver, enfin, à les tourner. Quelle que soit la valeur individuelle des combattants, s'ils ne sont pas rompus à la discipline, au sentiment du coude-à-coude, il y a de fortes chances pour qu'ils évacuent la position.

C'est la tactique que nous avons toujours employée contre les Chinois dans nos guerres du Tonkin, et qui, plus récemment encore, a réussi aux Anglais au Transvaal, dans les quelques affaires où ils ont été victorieux.

Or, en attaquant les Marocains sur leur gauche. par le camp de Muley-El-Abbas, le général O'Donnel

était obligé de laisser ses troupes dans un terrain mouvementé, raviné, où elles ne pouvaient manœuvrer; les Marocains, par contre, y avaient toute facilité pour utiliser leur tactique ordinaire et reprenaient ainsi tous leurs avantages.

Par la droite, au contraire, c'était la plaine où l'infanterie, puis la cavalerie espagnoles auraient beau jeu des charges désordonnées des cavaliers marocains, et où l'artillerie, ayant partout des vues, pourrait préparer et soutenir constamment les mouvements offensifs des deux autres armes.

Tels durent être, sans doute, les différents motifs qui poussèrent le général O'Donnel à prendre comme direction d'attaque principale le camp de Muley-Ahmet.

×

Dispositif d'attaque. — Voici en quelques mots quel fut le dispositif d'attaque (croquis n° 6) :

a) A la droite, le 2e corps (général de Reuss), deux brigades, placées en échelons par bataillon, et disposées de façon à former une sorte de coin; les deux autres brigades en colonnes serrées par bataillon, ayant au milieu d'elles deux batteries montées et deux batteries de montagne.

b) A la gauche du 2e corps, le 3e, même dispositif; toutefois, comme artillerie, il disposait de trois escadrons d'artillerie à cheval (trois batteries) placés également au milieu des brigades.

Au centre du dispositif général, entre les deux corps d'armée, marchait le régiment d'artillerie de réserve (trois batteries) précédé d'un détachement du génie.

En arrière, la cavalerie sur deux lignes.

Enfin, le corps de réserve (général Rios) avec deux

batteries, dont une montée et une de montagne, ayant pour mission de couvrir sur la droite les mouvements des corps d'attaque et, dans ce but, de prendre comme point d'appui la redoute de l'Etoile.

×

1re phase de la bataille (marche d'approche). — A 8 h. 1/2, le général O'Donnel donnait le signal de l'attaque.

Les troupes espagnoles se mirent aussitôt en mouvement, traversèrent le rio Alcantara sur quatre ponts que le génie avait jetés pendant la nuit et se formèrent suivant le dispositif indiqué précédemment.

Elles étaient encore au moins à 2.500 mètres des positions ennemies lorsque l'artillerie marocaine ouvrit le feu. Les projectiles, vu la distance, n'atteignirent même pas les premières lignes espagnoles. La marche continua, mais à 1.700 mètres des positions ennemies, le général craignant que les projectiles de l'artillerie marocaine ne causent des pertes sensibles dans les formations des deux corps d'armée, toutes en profondeur, donna l'ordre à l'artillerie de réserve de se porter en avant et d'ouvrir le feu sur les pièces ennemies.

Cette artillerie fut précédée de guérillas (tirailleurs) qui devaient constituer son soutien, dans le cas où les Marocains chercheraient à se jeter sur les pièces, ainsi qu'ils l'avaient déjà fait au début de la campagne.

Mais les projectiles de l'artillerie espagnole ne produisirent eux non plus aucun effet, et l'artillerie de réserve reçut l'ordre de se porter en avant, par échelon.

L'artillerie à cheval déboîtait à son tour et se por-

tait à la gauche de l'artillerie de réserve avec mission de battre la droite ennemie.

L'artillerie marocaine ne tarda pas à diminuer la violence de son tir, qui, bientôt, parut presque complètement éteint.

Les batteries espagnoles en profitèrent pour faire un nouveau bond en avant, suivies des deux corps d'armée.

Les deux batteries montées du 2e corps recevaient l'ordre à leur tour de s'avancer sur la droite : l'une ayant pour mission d'ouvrir le feu sur l'extrême gauche du camp de Muley-Abbas, qui était situé sur les pentes est des hauteurs de Gebeli; l'autre, de tirer sur des fantassins et des cavaliers marocains que l'on voyait descendre des camps placés sur les hauteurs mêmes.

Enfin, la brigade de lanciers était envoyée sur la droite pour observer un parti nombreux de cavaliers marocains, qui semblait vouloir menacer l'arrière-garde espagnole.

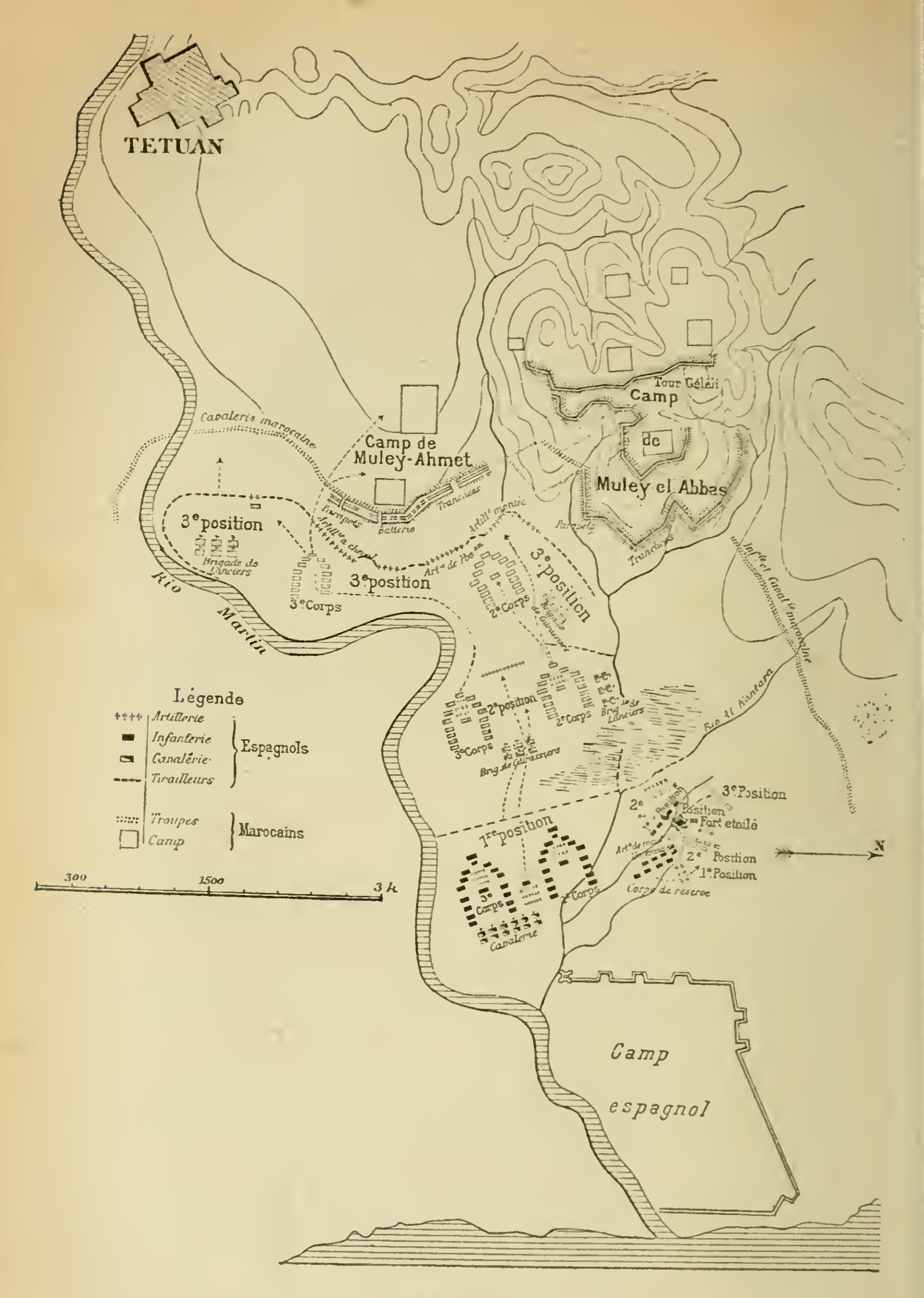
×

2e *phase* (combat de préparation). — Les deux corps avançaient toujours, et cela sans avoir quitté leur dispositif primitif.

Ils arrivèrent ainsi à 600 mètres des positions marocaines sans qu'un seul coup de fusil n'ait été tiré; les deux artilleries seules avaient été engagées.

Mais, à ce moment, apparurent sur la gauche des troupes espagnoles de nombreux fantassins et cavaliers qui semblaient vouloir exécuter une contre attaque.

Deux bataillons, envoyés aussitôt pour soutenir les guérillas, parvinrent à repousser les Marocains et


TETUAN
Camp de
Muley-Ahmet
Tour Géléli
Camp
de
Muley el Abbas
Cavalerie marocaine
3e position
Brigade de Lanciers
3e position
3e Corps
3e position
2e Corps
Rio Martin
Légende
Artillerie
Infanterie
Cavalerie
Tirailleurs
Espagnols
Troupes
Camp
Marocains
300
1500
3 k
2e position
2e Corps
3e Corps
Brig. de Cuirassiers
Rio el Kantara
3e Position
Fort etoilé
2e Position
1e Position
1re position
3e Corps
Cavalerie
Corps de reserve
Camp
espagnol
N

Croquis n° 6.

permirent aux Espagnols de continuer leur mouvement.

Ces deux bataillons constituèrent, dès lors, sur la gauche, avec la brigade de lanciers qui avait été dirigée en toute hâte dans cette direction, une véritable flanc-garde.

Pendant ce temps, et conformément au plan du général O'Donnel, le 3e corps et l'artillerie à cheval se dirigeaient sur l'aile droite des Marocains et ne tardaient pas à la prendre complètement de flanc.

×

3e *phase* (attaque décisive). — Les troupes espagnoles se trouvaient alors à 400 mètres au plus des tranchées ennemies; malgré le feu violent dirigé par l'artillerie sur les quelques pièces des Marocains, celles-ci, bien défilées derrière les parapets, n'avaient pu être démontées.

Il est vrai que leur tir n'avait pas causé jusque-là de grosses pertes dans les rangs espagnols.

Le général O'Donnel résolut de faire donner l'assaut.

Toutefois, avant de lancer ses troupes à l'attaque décisive, le général en chef donna l'ordre aux quarante pièces qui étaient en batterie de préparer cette attaque, en redoublant leur feu sur le camp de Muley-Ahmet.

Enfin, jugeant bientôt cette préparation suffisante, il donna le signal de l'assaut.

Dès que les Marocains virent les Espagnols s'avancer au pas de course et la baïonnette croisée, ils se dressèrent au-dessus de leurs parapets, derrière lesquels jusque-là ils s'étaient défilés, et ouvrirent un feu violent de mousqueterie.

Un marais profond et fangeux, qui s'étendait le long des retranchements marocains, gêna beaucoup la marche des Espagnols, mais ils atteignirent quand même les tranchées, et les franchirent d'un seul élan.

Les Marocains tenaient toujours et engagèrent avec leurs assaillants une lutte corps à corps; mais bientôt ils aperçurent les troupes du 3e corps qui débouchaient sur leurs derrières.

Ce fut alors une véritable déroute; ils s'enfuirent de tous côtés, laissant entre les mains des Espagnols: artillerie, munitions, tentes et bagages. L'assaut avait à peine duré quarante minutes.

Cependant tout n'était pas fini; les forces marocaines qui occupaient les hauteurs de Geleli (camp de Muley-El-Abbas) tenaient toujours et continuaient le feu.

La 2e division du 2e corps reçut l'ordre d'enlever ces hauteurs. Les Marocains, déjà très impressionnés par la déroute des troupes de Muley-Ahmet, résistèrent assez mollement et s'enfuirent vers l'Ouest.

La bataille était terminée; le corps de réserve avait rempli la mission de flanc-garde qui lui avait été confiée et immobilisé les 3 à 4.000 cavaliers ou fantassins qui occupaient les hauteurs de Geleli. Grâce à lui, les 2e et 3e corps avaient pu marcher droit sur leur objectif, le camp de Muley-Ahmet, sans être inquiétés sur leur droite.

Nous avons vu qu'une flanc-garde de combat, constituée pendant la bataille même, couvrait également leur gauche.

Les Espagnols, dans cette bataille, s'emparèrent de deux drapeaux, de huit canons et d'un nombre considérable de munitions et de tentes.

Les pertes furent assez sensibles et se produisirent presque toutes au moment où les troupes se portè-

rent à l'assaut, dans cette zone qui a été appelée depuis si justement par les Russes « zone de la mort ». Elles s'élevèrent à 67 tués et 780 blessés ou contusionnés.

Au dire des Espagnols, les pertes des Marocains furent immenses, sans qu'ils puissent d'ailleurs préciser (1).

Ce qualificatif « d'immenses » nous laisse assez sceptique : car, pendant toute l'action, les Marocains restèrent abrités derrière leurs retranchements, et, après la bataille, il n'y eut pas de poursuite ou, du moins, les auteurs espagnols n'en font pas mention.

Or, le général O'Donnel disposait de douze escadrons.

Il est très curieux de constater que l'histoire militaire nous montre un nombre considérable d'affaires où le commandement ne songea pas à exploiter son succès. Il semble que la joie d'avoir vaincu fasse oublier l'observation de ce principe de tactique pourtant si connu.

×

Occupation de Tétouan. — Non seulement, ainsi que nous le disions plus haut, il n'y eut pas de poursuite, mais ces douze escadrons, qui avaient à peine donné pendant la bataille, n'essayèrent même pas d'aller voir ce qui se passait sinon à Tétouan, du moins aux alentours de la place.

Et, cependant, le terrain du champ de bataille en était à peine éloigné de 3 kilomètres.

Donc l'armée espagnole resta sur ses positions et, le lendemain, le général O'Donnel, après s'être occu-

(1) Le contre-amiral français Jehenne parle de 1 000 hommes tués ou blessés.

pé de faire avancer le matériel de siège, engagea des négociations avec la population de Tétouan; enfin, le 6, il se décida à entrer dans la place.

La ville n'opposa aucune résistance.

Les Espagnols y trouvèrent quatre-vingts pièces de tout calibre, deux mille projectiles et des approvisionnements de poudre.

III. — Marche sur Tanger

Les Espagnols avaient donc atteint leur objectif : Tétouan était pris et, cependant, il « n'y avait rien de fait », pour employer une expression bien connue, puisque les forces marocaines n'étaient pas détruites et avaient eu la sagesse de ne pas aller s'enfermer dans Tétouan.

Voilà qui prouve nettement le peu de valeur des objectifs géographiques, qui, sans doute, peuvent servir de directive pour conduire aux forces adverses, mais ne doivent jamais constituer l'objectif principal.

Seule la destruction de l'armée ennemie peut amener une solution; c'est un principe sur lequel on ne saurait trop insister, étant donné qu'il est presque constamment violé.

Or, la bataille de Tétouan n'avait pour ainsi dire rien donné, puisque les Espagnols n'avaient pas su exploiter la victoire; peut-être aussi n'avaient-ils pas pu.

Aussi le général O'Donnel, une fois maître de Tétouan, se trouva-t-il assez embarrassé.

En Espagne, l'opinion publique était persuadée, comme le général O'Donnel, que la prise de Tétouan amènerait la fin de la guerre. Dans une lettre datée du 10 février, le contre-amiral français Jehenne fait

ressortir l'étonnement que produisit en Espagne la nouvelle que le général O'Donnel allait se décider à marcher sur Tanger. « On considère cette résolution, ajoute-t-il, comme tout à fait nouvelle et ne répondant nullement aux intentions primitives du général. »

Le bruit courut même qu'il allait laisser la 5e division à Tétouan et marcher sur Tanger avec les 2e, 3e et 4e corps.

L'amiral espagnol Bustillos recevait l'ordre, de son côté, de réunir à Algésiras les bâtiments de combat et de se tenir prêt à partir, au premier signal sur Tanger.

Enfin, le 10 février, des officiers espagnols venaient à Oran demander l'autorisation d'acheter des chameaux chez les Mahias.

Quelques jours après, l'idée de la marche sur Tanger était cependant abandonnée.

Dès le lendemain de la bataille, le général O'Donnel avait appris que Muley-Abbas et ses troupes s'étaient retirés dans les montagnes situées entre Tétouan et Tanger : au col de Fondak, à 1 kilomètre à peine des camps espagnols; il ne fit, cependant, aucune tentative pour en finir une bonne fois avec ses adversaires.

Il semble, cependant, qu'il eût pu tout au moins essayer, et cela d'autant plus facilement que, dans le cas où Muley-Abbas n'accepterait pas la bataille, le général O'Donnel n'avait rien qui l'obligeât à le poursuivre immédiatement dans les montagnes; il pouvait très bien continuer à s'appuyer sur Tétouan, en attendant que l'armée fût complètement outillée pour une nouvelle campagne : jusqu'au 23 mars, l'armée espagnole ne bougea pas des murs de Tétouan.

Muhley-Abbas profitait, d'ailleurs, de l'inaction de ses ennemis pour faire prêcher la guerre sainte dans tout l'empire et appeler à lui ses contingents; afin de

gagner du temps, il entamait même des négociations qu'il était bien décidé à ne pas faire aboutir (1).

Combat de Samsa.

(11 mars 1860.)

Cette inaction de l'armée espagnole lui parut même si étrange, que, le 11 mars, il vint l'attaquer avec des forces nombreuses; ce jour-là encore O'Donnel dut déployer ses trois corps d'armée pour repousser les forces marocaines. Des deux côtés, il y eut environ 200 hommes hors de combat.

Certains historiens, pour expliquer le long séjour de l'armée espagnole sous les murs de Tétouan, ont prétendu que le général O'Donnel était convaincu, après la bataille du 4 février et l'occupation de Tétouan, que les Marocains demanderaient la paix, et qu'il fallut l'affaire du 11 et les escarmouches continuelles autour de la place pour lui faire envisager la situation dans toute sa réalité.

D'autre part, le 9 février, les Espagnols avaient subi devant Melilla un échec assez sérieux : complètement surpris, ils avaient dû se retirer précipitamment dans l'enceinte même de la place, après avoir perdu près de 200 hommes. La nouvelle de cette victoire sur les chrétiens, répandue dans tout le Maroc avec l'exagération habituelle de l'Orient, était peu faite pour engager l'Empereur à demander la paix.

La marine espagnole, de son côté, avait bombardé

(1) Dans une entrevue que le général O'Donnel eut le 23 février avec Muley-Abbas, il réclamait pour l'Espagne des garanties pour l'avenir, une cession de territoire autour de Ceuta et, enfin, Tétouan. Les négociations n'aboutirent pas.

Larache, Arcilla et Rabat (25 et 26 février), mais ces bombardements de villes relativement peu importantes ne semblèrent pas faire grande impression sur le Sultan.

Quant à l'armée marocaine, elle était toujours établie au col de Fondak, où elle avait élevé de nombreux retranchements, bien décidée à barrer la route de Tanger aux envahisseurs.

C'est alors que le général O'Donnel se décida à marcher sur Tanger. Nous reviendrons un peu plus loin sur le choix de ce nouvel objectif.

Préparation de la nouvelle campagne.

C'était, en effet, une nouvelle campagne qui allait commencer, toute différente de celle que l'on venait de faire.

Sans doute, dans la première partie de la guerre, l'armée espagnole avait dû combattre dans une région boisée, accidentée, particulièrement favorable aux Marocains; mais, dans toute cette période, elle s'était tenue sur la défensive et, par conséquent, avait pu compenser ces inconvénients par la connaissance du terrain.

Dans la seconde partie de la guerre, elle avait combattu sur la côte, sinon en plaine, du moins sur un terrain relativement peu accidenté, et pu profiter de tous les avantages que lui offraient son organisation, son armement, sa supériorité en artillerie, enfin sa capacité manœuvrière.

Il lui fallait maintenant se lancer dans un pays montagneux, où les Marocains allaient, au contraire, pouvoir se livrer à la guerre de surprise et d'escar-

mouches : c'est-à-dire la guerre par excellence qu'ils avaient l'habitude de pratiquer.

Autre question, et non moins importante : pendant la marche de Ceuta à Tétouan, l'armée espagnole avait été ravitaillée par la flotte, qui avait également assuré les évacuations. Il allait falloir, maintenant, emporter des vivres, des munitions, organiser le service des évacuations, problème délicat dans un pays de montagne tel que le Rif, habité par des Kabyles. surtout lorsque l'armée se trouverait à plusieurs jours de marche de Tétouan.

Le général O'Donnel prit les décisions suivantes :

1° Les hommes emporteraient sur eux :

a) Six jours de vivres;
b) La tente-abri;
c) Sept paquets de cartouches;
d) Le manteau et l'équipement ordinaire.

2° La plus grande partie de l'artillerie serait laissée à Tétouan; la colonne emmènerait uniquement l'artillerie de montagne (quarante pièces).

3° Tétouan constituerait la base d'opérations et serait occupée par vingt bataillons, chargés d'assurer ses communications à la fois avec les colonnes et avec la mer.

4° Les corps d'armée y laisseraient tout le personnel du génie qui ne leur serait pas absolument nécessaire.

5° Le convoi, comprenant les bagages, ambulances, munitions et vivres, serait réduit au strict minimum.

Bataille de Vad-Ras.

(23 mars 1860.)

La colonne (1) se mit en marche le 23 mars; elle avait à peine fait 6 kilomètres dans la direction du col de Fondak, qu'elle fut attaquée par des forces considérables (40 à 45.000 hommes au dire des Espagnols) et dut livrer une véritable bataille qui dura toute la journée, et fut la plus sanglante de la campagne.

Les Espagnols eurent, en effet, d'après les rapports officiels, 1.311 hommes hors de combat.

Les plus grosses pertes eurent lieu à l'attaque du village d'Amsal, que le commandement espagnol s'acharna à faire enlever par de l'infanterie sans la faire soutenir par l'artillerie.

A 6 heures du soir, les Marocains battaient en retraite et l'armée espagnole bivouaquait sur le champ de bataille.

Au point de vue tactique, le seul intérêt que présenta cette bataille, assez décousue, d'ailleurs, fut la tendance bien marquée des Marocains, pendant toute la journée, d'essayer d'atteindre l'arrière-garde des colonnes espagnoles et, sans doute, de couper leurs communications avec Tétouan.

Les Marocains se battirent en désespérés : certaines positions furent prises et reprises plusieurs fois; sur un grand nombre de points du champ de bataille, il y eut des mêlées sanglantes et l'arme blanche eut tous les honneurs de la journée.

(1) Elle comprenait environ 20.000 hommes, les moyens de transport étaient assurés par 6.000 bêtes de somme dont 5.200 mulets et 800 chameaux (ces derniers achetés dans la province d'Oran). Le convoi portait neuf jours de vivres.

Les Espagnols appelèrent cette bataille, la bataille de Vad-Ras; la route de Tanger était libre, quelques heures suffisaient à l'armée espagnole pour paraître devant les murs. Aussi cette bataille mit-elle fin à la guerre.

Quelques jours après, la paix était signée entre l'Espagne et le Maroc.

Les Espagnols obtenaient une contribution de guerre de 100 millions et une extension de territoire à Ceuta.

C'était vraiment peu, après de tels efforts, après une pareille campagne.

L'Espagne ne doit pas oublier que c'est en grande partie à l'Angleterre à qui elle est redevable de ces minces résultats.

Aussi la déception fut-elle très grande : on s'attendait à tout autre chose et ce tout autre chose c'est ce qu'un journal espagnol officiel avait, d'ailleurs, nettement indiqué au début de la guerre « l'Afrique française nous présente un éloquent exemple, Dieu veuille qu'un jour nos possessions de ce continent soient reliées entre elles par une zone continue de 4, 6 ou 8 lieues de largeur pour le plus grand avantage du commerce de la Méditerranée et du système défensif et offensif du Nord de l'Afrique ».

CONSIDÉRATIONS STRATÉGIQUES

But poursuivi par l'Espagne.

Avant de porter un jugement sur cette campagne et sur la façon dont elle a été conduite, il y a lieu tout d'abord de se demander pourquoi les Espagnols l'avaient entreprise, et quel était leur but.

Ainsi que nous l'avons déjà dit précédemment, la guerre avait eu pour cause des attaques incessantes des Marocains contre la garnison de Ceuta. L'Espagne, après avoir demandé et obtenu satisfaction, avait exigé pour l'avenir des garanties telles, qu'il devenait impossible au Sultan de les accorder. C'était donc la guerre.

Nous avons vu également que l'Angleterre, craignant pour son influence au Maroc, avait fait tout son possible pour empêcher l'expédition d'avoir lieu, mais que, se heurtant à la volonté bien arrêtée du gouvernement et du peuple espagnols de « marcher » quand même, elle s'était bornée à exiger l'assurance que l'Espagne n'en profiterait pas pour faire sur la terre africaine des acquisitions territoriales pouvant menacer l'importance militaire de Gibraltar.

Evidemment, le peuple espagnol s'était montré très crâne et, comme toujours, en pareil cas, en avait imposé à l'Angleterre; mais il n'en restait pas moins vrai que l'heure n'était pas encore venue pour l'Espagne d'entreprendre la conquête du Maroc, et

qu'elle devait se borner à venger l'honneur du pavillon.

Considérations sur le choix de l'objectif.

Dès lors, l'objectif de l'armée espagnole était tout indiqué : tâcher de rencontrer le plus tôt possible les contingents marocains, les battre et signer la paix.

Mais l'exécution de ce programme n'est pas si simple qu'elle en a l'air à première vue; il est, en effet, très difficile à une puissance européenne d'imposer la paix à un Etat comme celui du Maroc. La guerre que la France a soutenue pour la conquête de l'Algérie, montre bien qu'avec les Arabes, rien n'est décidé après une bataille, et que l'occupation méthodique du pays donne seule des résultats. Mais, cette occupation demande du temps et des effectifs. Nous allons examiner les différentes solutions qui pouvaient être adoptées par le gouvernement espagnol.

On pouvait, en prenant Rabat comme base d'opérations, marcher sur Méquinez, puis sur Fez et frapper ainsi un grand coup au cœur même du Maroc.

L'entreprise était possible; on ne compte guère plus de huit à dix jours de marche de Rabat à Fez. Evidemment, sur toute cette partie de la côte de l'Atlantique, la mer, toujours très agitée, rend le débarquement assez difficile; mais, par contre, les troupes espagnoles auraient eu, ensuite, le grand avantage de livrer bataille dans un pays plat, très peu mouvementé, éminemment favorable à la tactique européenne. Néanmoins, Fez une fois prise, rien ne prouvait que le Sultan demanderait la paix.

De plus, raison capitale : une pareille expédition exigeait de grosses ressources maritimes, et l'Espagne en était totalement dépourvue.

La marine, dans cette guerre, fit ce qu'elle put, mais avec la lenteur et l'embarras d'une force navale insuffisante et prise au dépourvu.

Le 1er corps débarqua à Ceuta, le 19 novembre, et ce n'est que le 12 décembre que le 3e fut transporté.

Enfin, cette marche sur Fez transformait l'expédition en une véritable conquête qui n'était nullement dans les intentions du cabinet espagnol.

Une autre solution était l'occupation immédiate de Tanger, qui aurait servi de gage et en même temps de base d'opérations si le Sultan ne se décidait pas à demander la paix.

Mais l'Angleterre, obligée de subir cette guerre, avait fait connaître très nettement au cabinet de Madrid qu'en raison de la situation qu'elle occupait à Gibraltar elle ne pourrait tolérer cette occupation et n'hésiterait pas, le cas échéant, à y diriger sa flotte.

Restait Tétouan, qui représentait, alors, une des villes les plus peuplées et les plus riches du Maroc, et dont la prise pouvait donner des résultats analogues.

Tétouan présentait, en outre, l'avantage de ne pas obliger le corps expéditionnaire à s'éloigner de la mer et enlevait ainsi à l'expédition une des plus grosses difficultés : celle du ravitaillement.

Objectif choisi par le général O'Donnel.

Le général O'Donnel (1) se décida donc à prendre

(1) Bien que la presse espagnole ait souvent reproché au général O'Donnel de manquer d'initiative et de résolution, il n'en faut pas moins reconnaître que, dans le cours de cette campagne, il a souvent montré, comme homme d'action, les plus éminentes qualités. Malheureusement il n'était nullement préparé à manier d'aussi gros effectifs et, d'autre part, ne possédait pas cette « science prévoyante de l'organisateur », qui doit être la première qualité de tout commandant d'expédition coloniale.

Tétouan comme objectif principal, mais il semble, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer précédemment, qu'il se laissa un peu hypnotiser par cet objectif géographique qui, en réalité, aurait dû n'être que secondaire.

Certains critiques lui ont reproché de n'avoir pas essayé, dès lors, de débarquer devant Tétouan même, ce qui lui aurait évité toute cette série de combats qu'il dut livrer de Ceuta à Tétouan.

Deux raisons s'opposaient à cette attaque directe de Tétouan :

1° La marine espagnole était incapable de transporter en un seul bloc les 55.000 hommes du corps expéditionnaire et le matériel qui leur était nécessaire;

2° L'état de la mer sur les côtes d'Afrique rend quelquefois impossible toute tentative de débarquement, si bien que les premières troupes, une fois à terre, pouvaient être écrasées avant que le reste du corps expéditionnaire pût leur porter secours.

Point de débarquement.

Il était donc plus sage, ainsi que le décida le général O'Donnel, de prendre Ceuta comme point de débarquement : quoi qu'il arrivât, cette place constituait une base d'opérations solide qui, d'ailleurs, n'était distante de Tétouan que de 40 kilomètres.

×

Le 1er corps est donc tout d'abord débarqué : nous avons vu qu'en raison des faibles ressources maritimes dont disposait l'Espagne, et de la nécessité

d'organiser en corps d'armée et divisions les différents éléments du corps expéditionnaire, il n'était pas possible de les transporter en un seul bloc sur la terre d'Afrique. C'est ce qui explique pourquoi, afin d'éviter ces deux mois de marches pénibles et de combats, les Espagnols ne débarquèrent pas directement devant Tétouan. Il semble alors qu'il eût été logique, avant de commencer les opérations, d'attendre l'arrivée des autres corps.

Arrivée successive des différents corps d'armée.

Au lieu de cela, le 1er corps se porte en avant, s'enfonce à 4 et 5 kilomètres dans l'intérieur, occupe un front de 6 kilomètres et, cela, dans un terrain coupé, boisé, montagneux, bref, particulièrement favorable aux Marocains.

C'était l'exposer à être détruit avant l'arrivée des autres corps; c'est ce que semblèrent comprendre les Marocains, qui l'attaquèrent pendant toute cette période avec un acharnement et une audace extraordinaires.

Enfin, malgré tout le courage déployé par les Espagnols, après chaque combat ils n'en restaient pas moins dans leurs lignes, sans essayer de poursuivre les Marocains.

Aussi ces derniers pouvaient-ils se prévaloir, à juste titre, d'empêcher les Espagnols de déboucher de leur base d'opérations.

De là, au bruit de grandes victoires remportées sur les infidèles, il n'y a qu'un pas.

Et c'est, en effet, ce qui se produisit et attira plus tard les nombreux contingents qui combattirent d'abord sous les murs de Tétouan, puis surtout à Vad-Ras.

Emploi exagéré de la fortification.

Autre faute, et non des moindres, commise par les Espagnols : à peine débarqués, les hommes furent aussitôt employés à creuser un nombre incalculable de redoutes et de retranchements. C'est ainsi, d'ailleurs, que, dans toute la campagne, il n'y eut pas un seul camp installé sans qu'il fût entouré de tranchées. C'est là une précaution qui pouvait tout au plus se justifier dans la première partie de la campagne (défensive); encore fut-elle très exagérée. En tout cas, les Espagnols apprirent à leurs dépens que le vieux dicton colonial : « Tout coup de pioche creuse un tombeau », a été et sera toujours vrai.

Une épidémie de choléra fit de nombreuses victimes que vinrent bientôt augmenter le froid, des pluies diluviennes et une neige abondante qui ne cessa de tomber.

Un mois et demi après le débarquement, le service de santé avait dû déjà installer dans Ceuta dix-sept hôpitaux où, en dehors des blessés, étaient soignés plus de 2.000 cholériques ou fiévreux.

×

Très inquiet, le général O'Donnel pressa le départ du 2e corps et se rendit lui-même à Ceuta (fin novembre).

Mais il dut attendre encore jusqu'au 15 décembre l'arrivée du 3e corps et eut à livrer une série de combats défensifs présentant les mêmes inconvénients que les précédents.

Temporisation inexplicable du général O'Donnel.

Jusqu'à l'arrivée du 3e corps, on conçoit que le

général O'Donnel soit resté sur la défensive; mais, une fois toutes ses forces réunies, pourquoi a-t-il attendu jusqu'au 1er janvier pour prendre l'offensive?

D'après les relations espagnoles, il lui aurait encore manqué une partie de son matériel. Cette question eût pu arrêter un corps expéditionnaire s'avançant dans l'intérieur du pays, mais il ne pouvait en être de même pour les Espagnols, qui allaient longer la côte, suivie également par leur flotte.

Une fois les hostilités engagées, les moments sont précieux, surtout vis-à-vis d'un adversaire dont les effectifs croissent tout particulièrement avec le temps.

Dispersion des forces.

Le général O'Donnel se décide, enfin, à prendre l'offensive, mais il laisse un corps d'armée tout entier (le 1er) devant Ceuta. Nous n'en voyons nullement la nécessité : qu'il ait renforcé la garnison de cette place, laquelle pouvait avoir à subir les attaques d'un ennemi qui venait de montrer de gros effectifs, fort bien, mais de là à un corps d'armée il y a loin. Il violait formellement ainsi le principe fondamental de l'économie des forces, en consacrant à une mission très secondaire, non pas le minimum mais le tiers de ses troupes.

Lenteur des marches.

L'armée se met en marche, mais avec quelle lenteur : 16 kilomètres en sept jours.

Les troupes n'ont pas de vivres régimentaires.

Puis, survient une tempête et voilà l'armée sans

vivres, obligée de s'arrêter. Cependant, le commandement n'était pas sans ignorer la possibilité d'une telle éventualité, et aurait pu munir le soldat d'un certain nombre de jours de vivres. C'était possible, et cela sans trop le charger, puisque plus tard, dans la marche sur Tanger, nous voyons le général O'Donnel prescrire d'emporter six jours de vivres. Nous irons même plus loin : nous croyons qu'il eût été également prudent de constituer un convoi régimentaire.

Nouvelle inaction du général O'Donnel avant et après la prise de Tétouan.

Arrivé devant Tétouan, nous constatons toujours la même inaction; les troupes construisent des retranchements et le général O'Donnel attend son matériel de siège. Pendant ce temps, les Marocains se fortifient, eux aussi, et reçoivent chaque jour de nouveaux renforts.

Après la bataille de Tétouan, qui fut livrée à 1 kilomètre de la ville, le général O'Donnel s'assure, avant de se porter en avant, qu'il dispose bien de tout le matériel de siège (1), et n'entre dans la ville que deux jours après : le 6.

(1) Il ne nous sied pas toutefois d'être trop sévères à ce point de vue pour le général O'Donnel, car nous aussi, à Madagascar, avons traîné péniblement à la suite de la colonne expéditionnaire un véritable matériel de siège : les batteries de 155 court, qui furent tout aussi inutiles que les 40 pièces du général O'Donnel. C'est pour ces batteries même que fut construite, en grande partie, la fameuse route qui nous coûta tant de pertes. Ce rapprochement montre que l'étude des expéditions coloniales un peu importantes fournit toujours des enseignements précieux.

Enfin, Tétouan est occupé (6 février) : dès lors, grande perplexité du général O'Donnel, qui se demande ce qu'il va faire, car le Sultan, malgré certaines négociations en vue de la paix, ne semble nullement disposé à accepter les conditions des Espagnols.

Le commandant du corps expéditionnaire sait que les forces marocaines sont à quelques kilomètres de lui : au col de Fondack; mais, il cherche un nouvel objectif géographique et, après plus d'un mois et demi de réflexion il se décide à marcher sur Tanger, dont les forces marocaines barrent la route.

Il semble qu'il aurait pu essayer de les attaquer aussitôt après la prise de Tétouan, quitte à continuer à s'appuyer sur cette place, dans le cas ou les Marocains se seraient dérobés.

Ce n'est pas ce qu'ils firent, d'ailleurs, puisque, le 23, ils vinrent au-devant de l'armée espagnole et que le combat eut lieu presque en vue de Tétouan.

Pourquoi l'armée espagnole marcha sur Tanger.

Toutefois, étant donné que le général O'Donnel s'en tenait à des objectifs géographiques, on ne peut que le louer, dans la troisième partie de la campagne, d'avoir marché sur Tanger.

Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner la situation de l'armée espagnole après la bataille de Tétouan (4 février).

Ainsi que nous l'avons exposé au commencement de cette étude, les Espagnols engagés surtout dans cette guerre par des motifs de politique intérieure, n'avaient nullement l'intention de se lancer dans la conquête du Maroc. Toutefois, ils n'en poursuivaient pas moins leur politique séculaire, consistant à don

ner un peu d'air à leurs présides, qui étouffent dans leur ceinture de pierre. Il y a de grosses chances, d'ailleurs, étant donnée la situation politique actuelle, pour que ce désideratum reçoive en partie satisfaction, et cela dans un avenir peu éloigné.

Ils comptaient donc bien, après le gros effort qu'ils avaient fait, se rendre maîtres de Tétouan assez facilement et y dicter la paix.

Les événements démontrèrent, une fois de plus, le peu de valeur des objectifs géographiques; Tétouan était pris, mais l'armée marocaine existait toujours et la guerre continuait.

Que faire ? S'avancer dans l'intérieur, marcher sur Fez ? Le corps expéditionnaire n'était pas outillé en conséquence. De plus, Fez une fois pris, rien ne prouvait que la guerre serait terminée. Enfin, l'Espagne, encore une fois, n'avait nullement l'intention de s'emparer du Maroc; c'eût été donc là une expédition inutile.

Restait Tanger, qui était peu éloigné et présentait un gage sérieux au point de vue de la conclusion de la paix.

Mais la raison capitale qui imposait la marche sur Tanger (et les Espagnols le comprirent très habilement) était que les Anglais qui avaient tout fait pour éviter cette guerre, ne laisseraient jamais l'armée espagnole entrer dans Tanger.

Très écoutés du Sultan, ils imposeraient la paix auparavant.

C'est un peu là-dessus que comptait le général O'Donnel et ce qui explique en partie ses atermoiements à Tétouan.

Il n'en commit pas moins la faute de ne pas marcher immédiatement sur l'armée marocaine qui venait de se reconstituer et de s'établir à quelques kilo-

mètres à peine des camps espagnols. C'est une faute qu'il aurait pu payer cher.

Pourquoi le corps expéditionnaire espagnol n'a pas débarqué directement devant Tétuan.

On a également reproché au général O'Donnel de ne pas avoir débarqué directement devant Tétouan. Nous en avons déjà donné une première raison qui serait à elle seule suffisante.

De plus, très justement, O'Donnel ne voulait pas livrer un premier combat important avec des troupes qui manquaient de cohésion. Divisions, brigades, régiments avaient été formés avec des éléments venant un peu de toute l'Espagne.

Il était indispensable de leur donner l'esprit de corps, c'est-à-dire cette intimité virile qui naît des dangers affrontés en commun, des fatigues supportées ensemble et qui est le ciment le plus résistant pour agglomérer des éléments venant un peu de partout.

Une fois débarqués à Ceuta, les Espagnols auraient pu marcher directement sur Tanger.

Au point de vue politique ce n'eût pas été des plus habiles : c'était certainement jouer gros jeu avec l'Angleterre, qui, en présence d'une telle éventualité, et cela au début même de la campagne, aurait pu en faire un *casus belli*. Son intervention, d'ailleurs, à la fin de la guerre, au moment où le général O'Donnel était enfin engagé sur la route de Tanger, montre bien quelle importance l'Angleterre attachait à cette question.

Dautre part, le pays entre Ceuta et Tanger est des plus difficiles; impossible de passer le long de la côte. Il fallait donc traîner derrière soi, et cela dans une région montagneuse, de très gros convois; c'était compliquer singulièrement la campagne. La marche sur Tétouan permettait, au contraire, de faire transporter, par la flotte : vivres et impédimenta.

Puis n'était-on pas convaincu, et cela dans tous les milieux, que Tétouan une fois pris, c'était la paix certaine ?

Dès lors, pourquoi compliquer inutilement les opérations ?

CONSIDÉRATIONS TACTIQUES

TACTIQUE DE L'ARMÉE ESPAGNOLE

Dans cette guerre les Espagnols s'inspirèrent beaucoup plus de la tactique européenne que des procédés employés dans nos guerres d'Algérie.

Un des traits les plus caractéristiques de cette campagne est l'emploi par les Espagnols d'une tactique qui, surtout dans le combat, se rapproche beaucoup plus de la tactique européenne que des procédés que nous venions d'inaugurer dans nos guerres d'Algérie.

Cependant, les officiers espagnols avaient suivi très attentivement ces guerres, s'en étaient absolument pénétrés; plusieurs même avaient accompagné nos colonnes, s'attendant bien, un jour ou l'autre, à reprendre la guerre nationale contre les Maures.

Mais, il faut tenir compte des effectifs engagés de part et d'autre et qui obligèrent les Espagnols à mener méthodiquement le combat, à manœuvrer, à opposer l'ordre au désordre.

Nous avons vu le même fait se reproduire à la bataille d'Isly, ce qui semblerait prouver que, quelle que soit la latitude, dès que des effectifs un peu forts sont en présence, les lois générales de la tactique reprennent le dessus sur les procédés particuliers au pays.

Sans reprendre toutes les affaires de la campagne, nous nous reporterons simplement à la bataille de Tétouan, que nous prendrons comme exemple. Si nous l'analysons au point de vue tactique, au début les corps d'armée prennent des dispositifs inspirés évidemment par celui du maréchal Bugeaud, et qui, en raison de leur profondeur, n'auraient pu être employés sur un champ de bataille européen; mais les phases du combat se déroulent ensuite d'une façon absolument méthodique.

C'est d'abord le génie qui prépare le passage des troupes, puis l'artillerie qui ouvre le feu contre l'artillerie adverse et se porte en avant, par échelon, pour préparer la marche de l'infanterie.

Au moment de l'assaut, une partie de cette artillerie continue à surveiller les pièces ennemies, pendant que les autres batteries, et ce sont les plus nombreuses, accablent de leurs projectiles les Marocains qui occupent les tranchées.

La cavalerie, elle aussi, a joué son rôle, a couvert les flancs menacés et cherché l'occasion d'aider l'infanterie.

Par contre, elle reste complètement inactive au moment de la poursuite.

Soyons indulgents, en 1870, sur les champs de bataille européens, les cavaleries allemande et française, dans des cas analogues, n'ont pas été plus brillantes.

Nous avons eu également l'occasion de signaler plusieurs fois, dans le récit de cette campagne, cette union intime des trois armes qui a été caractéristique dans la bataille de Tétouan et qui est tout à l'honneur du général O'Donnel et des officiers du corps expéditionnaire.

Tactique générale.

Au point de vue de la tactique générale, sur le champ de bataille les généraux espagnols se préoccupent avant tout (comme le maréchal Bugeaud l'avait fait d'ailleurs) :

1° Dans l'offensive :

a) D'empêcher les Marocains de les envelopper. La tactique séculaire de ces derniers (si tactique il y a) consiste, en effet, à prendre comme dispositif un croissant dont la concavité est tournée vers l'adversaire, de laisser engager ce dernier, puis d'essayer de l'envelopper, de l'étouffer entre les deux extrémités du croissant.

C'est, d'ailleurs, le dispositif qu'ils employèrent à la bataille de Tétouan, l'artillerie au centre constituant le pivot de résistance contre lequel devaient venir s'user les efforts des Espagnols;

b) D'essayer de tourner les Marocains par une de leurs ailes, procédé classique, surtout contre un ennemi qui ne possède qu'une organisation et une discipline des plus rudimentaires.

2° Dans la défensive :

De se ménager des réserves, pour être toujours en état de repousser une attaque, quel que soit le point où elle a lieu. Dans la première partie de cette campagne, les Marocains, fidèles à leurs procédés habituels, consistant à chercher à obtenir la surprise, ont, en effet, constamment attaqué sur plusieurs points à la fois.

En terrain plat, les généraux espagnols se contentaient de disposer leurs troupes en losange, les fractions d'infanterie en échelons débordants, prêtes

à fournir des feux dans toutes les directions, l'artillerie au centre, la cavalerie en arrière (mais non dans le losange).

En terrain coupé, boisé, accidenté, de nombreuses flancs-gardes couvraient les troupes d'attaque, l'artillerie également au centre de l'infanterie, la cavalerie en arrière.

Tactique de combat.

Infanterie. — L'infanterie, dans tous les combats de la campagne, a fait un fréquent usage des charges à la baïonnette, qui ont été toujours couronnées de succès. Il est certain qu'en face d'adversaires qui ne s'en servent pas, la baïonnette a eu toujours un effet moral considérable.

Il y a lieu, toutefois, de remarquer qu'en 1859, Espagnols et Marocains étaient armés de fusils ayant une portée assez faible, ce qui explique pourquoi ces derniers ont pu si souvent arriver jusque dans les rangs mêmes de leurs adversaires, et les ont obligés, si souvent aussi, à recourir à la baïonnette.

Aujourd'hui, l'armement à tir rapide permettrait d'arrêter beaucoup plus facilement les attaques désordonnées des Marocains; d'autre part, ceux-ci, avec l'armement qu'ils possèdent actuellement (*Remington*), rendraient des charges à la baïonnette particulièrement meurtrières.

Il n'en reste pas moins établi que, dans certaines circonstances, la baïonnette pourrait avoir vis-à-vis d'adversaires comme les Marocains un rôle considérable, surtout en pays accidenté où, grâce aux plis du terrain, aux ravins, ils chercheraient à produire une surprise et réussiraient souvent à jeter le désordre dans une colonne si, dès le début, ils n'étaient

pas arrêtés par une vigoureuse charge à la baïonnette.

Au commencement de la campagne, les fantassins espagnols (comme tous les jeunes soldats dans les premières affaires auxquels ils assistent) faisaient une telle consommation de cartouches que bien souvent, à court de munitions, il fallut recourir à la baïonnette pour se faire un passage. Leurs officiers arrivèrent à les corriger de cette déplorable habitude, mais avec beaucoup de peine.

Cavalerie. — La cavalerie ne joua pas dans les différents combats un rôle proportionné à son effectif (douze escadrons à cent sabres chacun) : cela tient, en premier lieu, à ce qu'elle était trop nombreuse et ensuite à ce que ces combats eurent lieu sur des terrains qui se prêtaient peu à l'action de la cavalerie. Il faut bien dire aussi que, dans les quelques engagements du début des opérations, entraînée par son ardeur, elle poussa la poursuite jusqu'au milieu de l'infanterie marocaine, qui la décima. Et même la première fois que les cavaliers espagnols eurent l'honneur de se mesurer avec les Marocains (le 1er janvier) « ils furent entourés, obligés de descendre de leurs chevaux pour s'en faire un rempart et s'y défendre à coups de poing », dit un auteur espagnol. Ils furent, enfin, dégagés par l'infanterie. Dans les deux premières parties des opérations, la cavalerie espagnole n'eut, d'ailleurs, que des engagements malheureux. C'est là, sans doute, ce qui la rendit si prudente pendant le reste de la campagne, notamment à la bataille de Tétouan, le 4 février, où elle n'intervint pour ainsi dire pas, et n'essaya même pas de poursuivre les fuyards.

Il faut également ajouter que, pendant les deux

premières parties de la campagne (défensive espagnole et marche sur Tétouan), les Marocains n'engagèrent de leur côté que très peu de cavalerie. Ce n'est que devant Tétouan que se montra vraiment, et en gros escadrons, la cavalerie marocaine; encore fut-elle très intimidée par les formations de l'infanterie espagnole et ne fit-elle que des démonstrations, sans pousser de charges à fond.

En résumé, pendant toute cette campagne, la cavalerie espagnole n'a pas joué un rôle très brillant. Mais, il est juste d'ajouter que le commandement en est presque complètement responsable parce qu'il ne sut pas l'employer. C'est ainsi qu'à la bataille de Wad-Ras, la brigade de cuirassiers reçut l'ordre d'enlever le village d'Amsal : elle fut, bien entendu, repoussée et cela après avoir subi de grosses pertes. Enfin, dans les quelques autres affaires où elle eut à intervenir, elle fut lancée à la charge sans être soutenue par l'infanterie, faute capitale dans la guerre en Afrique.

Quoi qu'il en soit, la cavalerie espagnole put se convaincre qu'elle avait eu en face d'elle des adversaires de premier ordre, au point de vue valeur individuelle, et qu'elle n'avait triomphé que lorsqu'elle avait combattu en ordre serré, c'est-à-dire dans l'ordre qui lui permettait de profiter de son organisation, de sa discipline et de sa tactique.

C'est là, d'ailleurs, un principe fondamental confirmé par toutes les guerres d'Algérie et sur lequel on ne saurait trop appeler l'attention.

Artillerie. — L'artillerie de siège ne rendit aucun service et pour cause. Le général O'Donnel dut, certes, le regretter, car il disposait d'un matériel des plus complets : quarante pièces de gros calibre !

Etant donnés les renseignements que l'état-major espagnol possédait sur l'artillerie marocaine, on est en droit de se demander quelles raisons avaient pu déterminer le général O'Donnel à emmener un matériel aussi encombrant. C'est, d'ailleurs, pour attendre ce matériel que, dans la deuxième partie de la guerre, le corps expéditionnaire perdit un temps précieux, au lieu de marcher immédiatement sur les forces marocaines qui recevaient chaque jour de nombreux renforts.

Mais, le général O'Donnel, pendant toute cette campagne, a été constamment hypnotisé par l'objectif qu'il s'était donné : Tétouan, qui constituait pour lui le grand centre de la résistance des Marocains.

Après la bataille du 4 février, ces derniers, naturellement, ne le défendirent même pas et, le 8 février, la plus grande partie de la 5e division fut employée à rembarquer l'artillerie de siège dont il n'avait pu être fait aucun usage.

L'artillerie de campagne, par contre, rendit les plus grands services (1) : elle permit constamment aux Espagnols d'agir contre les Marocains avec trois armes contre deux (car on ne saurait tenir compte de l'artillerie marocaine de cette époque). Elle leur évita, de plus, de grosses pertes, en arrêtant très souvent, hors de portée de la mousqueterie, de grosses bandes de fantassins marocains qui marchaient à l'assaut des positions espagnoles.

Le 31 janvier, au dire des écrivains espagnols, c'est à elle que revint l'honneur de la journée « en

(1) Dès que le maréchal O'Donnel se fut rendu compte de la manière de combattre des Marocains, il donna l'ordre à l'artillerie de montagne de marcher constamment avec l'infanterie, afin d'être toujours prête à l'appuyer.

préparant constamment par ses feux les attaques de l'infanterie et de la cavalerie ».

Le jour de la bataille de Tétouan (4 février), elle joua encore un rôle des plus importants : elle réduisit au silence l'artillerie adverse, canonna les camps marocains, prépara l'assaut de l'infanterie et, avec ses obus, arrêta cavaliers et fantassins ennemis, toutes les fois qu'ils montrèrent quelque velléité de se porter en avant.

On peut dire qu'il n'y eut pas un combat dans toute cette campagne de quatre mois, où l'artillerie ne jouât un rôle capital et ne rendît les plus grands services. D'ailleurs, toutes les fois que, sur les champs de bataille, la situation devenait critique, c'est à l'artillerie que l'on avait recours.

Ce serait donc une grande faute, quand on se trouve en face d'adversaires qui n'en possèdent pas, de ne pas profiter des gros avantages que procure cette arme, en l'employant dans la plus large mesure possible. C'est ce qu'ont fait les Espagnols, et nous avons pu constater qu'ils s'en étaient bien trouvés.

Génie. — Le corps expéditionnaire comprenait quinze compagnies du génie; nous avons déjà fait remarquer combien un pareil effectif nous paraissait exagéré.

Il faut, évidemment, tenir compte de l'époque (nous sommes en 1859, quatre ans après le siège de Sébastopol), et de la conviction, chez le général O'Donnel, d'avoir à procéder au siège de Tétouan.

Une fois entré à Tétouan, et sans coup férir, il se rendit compte que, dans la marche sur Tanger, les quinze compagnies, vu l'effectif de la colonne, seraient plutôt embarrassantes, et il en laissa la plus grande partie dans la cité marocaine.

Mais, ceci une fois admis, il faut reconnaître que, dans le cours de cette campagne, le génie a rendu de très grands services au corps expéditionnaire, et cela non seulement dans la construction des redoutes, des retranchements, des ponts, mais surtout dans la création de passages et voies d'accès pour les colonnes d'artillerie et d'infanterie. On voit, en effet, constamment les compagnies du génie marcher avec les avant-gardes et se consacrer tout entières à leur faciliter la marche.

C'est un fait d'autant plus caractéristique que c'est là le rôle principal que seront appelées à remplir les troupes du génie dans une guerre future; il est intéressant de constater que le génie espagnol, dès 1859, en eut conscience et réussit à le remplir avec succès.

En résumé, au point de vue du combat proprement dit, l'étude de la guerre de 1859-1860 (comme celle de 1844 d'ailleurs), montre qu'avec les Marocains, il y a tout intérêt, pour une troupe européenne, à imposer la bataille en plaine ou tout au moins en pays découvert. Sur un tel genre de terrain les Marocains se sont toujours montrés très gênés et n'ont jamais offert une très grande résistance ou, tout au moins, une résistance beaucoup moindre qu'en pays montagneux ou couvert.

Tactique de marche.

Rien de bien intéressant à signaler au point de vue des marches.

Les Espagnols, dans la première partie de la campagne, n'exécutèrent à proprement parler que des déploiements en vue du combat; on ne saurait con-

sidérer comme marche le mouvement du 1er corps sur le Serralle.

Dans la deuxième partie (marche sur Tétouan), l'armée espagnole ne fit que des marches insignifiantes; de plus, par suite du voisinage de la mer, la flotte transportant les approvisionnements, ambulances, impédimenta de toutes sortes, le commandement n'eut pas à se préoccuper des convois qui, en Afrique, constituent la « plus grosse difficulté ».

Dès lors, il n'y avait aucune raison pour adopter un dispositif de marche particulier et les mouvements se firent à peu près comme dans la guerre européenne en augmentant, toutefois, la force des flanc-gardes du côté dangereux, c'est-à-dire du côté opposé à la mer, sur la droite espagnole.

C'est ainsi que le général O'Donnel, qui disposait de deux corps d'armée (2e et 3e) et d'une division de réserve, plaça généralement à l'avant-garde : une brigade accompagnée de deux escadrons et de deux batteries et, sur son flanc droit, une autre brigade, quelquefois même toute une division avec deux et trois batteries.

Et bien souvent, il fut obligé de leur envoyer de gros renforts pour repousser les attaques furieuses des Marocains.

Quand le corps expéditionnaire espagnol quitta Tétouan, il dût se faire suivre de tout ce qui lui était nécessaire en vivres, munitions et matériel pour traverser la zone montagneuse qui sépare les deux villes marocaines. Le général O'Donnel adopta le dispositif suivant (il disposait alors de trois corps d'armée et de deux divisions de réserve) :

Le 1er corps en entier en avant-garde (constituant

en quelque sorte un échelon de manœuvre) avec deux batteries de montagne, un escadron et toutes les troupes du génie qu'emmenait le corps expéditionnaire.

Il était suivi du 2e corps qui, avec la cavalerie, escortait les trains régimentaires du quartier général et des 1er et 2e corps.

Enfin, venait le 3e corps, qui était chargé de la garde des convois administratifs.

L'arrière-garde était constituée par la 1re division de réserve et avait avec elle une batterie et un escadron.

Le dispositif de sûreté était complété par une division de réserve (à laquelle étaient adjoints deux escadrons de lanciers et une batterie de montagne) chargée d'occuper les hauteurs de la vallée de Vad-Ras qui commandent sur la droite la route qu'allait suivre la colonne. Par contre, le général O'Donnel ne prit aucune disposition pour couvrir sa gauche. Sans doute, croyait-il n'avoir rien à craindre de ce côté: les événements lui donnèrent tort, puisque le 3e corps, dans la bataille de Vad-Ras, fut attaqué sur sa gauche et eut beaucoup de mal à repousser ses adversaires. Il lui fallut, à un moment, dégarnir le convoi, qui faillit être pris par les Marocains.

Si l'on fait abstraction de cette flanc-garde de gauche, cet ordre de marche paraît assez logique (1) et répond très sensiblement à celui que nous adoptons en Algérie dans nos colonnes opérant en Kabylie (pays de montagne) : en tête, un échelon de manœuvre ne comprenant que des combattants, puis les

(1) On pourrait encore cependant adresser à ce dispositif, au point de vue théorique, un autre reproche : c'est l'escorte très exagérée donnée aux impedimenta (la moitié de l'effectif total).

trains et convois, répartis dans le gros de la colonne, en queue une forte arrière-garde; des flanc-gardes dans les directions dangereuses.

Quant à la répartition des différentes armes : l'infanterie et l'artillerie réparties dans toute la colonne à peu près également; la cavalerie (en dehors des quelques escadrons donnés à l'arrière-garde, à l'avant-garde et aux flanc-gardes), réunie au centre, de façon à pouvoir être utilisée dans une direction quelconque si l'occasion se présentait, et en même temps se trouver à l'abri du feu de l'infanterie ennemie.

Le génie, bien entendu, en tête de la colonne avec l'avant-garde, pour ouvrir des passages aux autres armes.

Tactique de stationnement.

Nous avons déjà vu que, pendant toute cette campagne, les Espagnols ont fait grand usage de la fortification passagère et que, toutes les fois qu'ils ont établi un camp, ils l'ont entouré immédiatement de tranchées.

Nous sommes convaincu que ces remuements de terre continuels, joints aux intempéries, furent les véritables causes des nombreuses épidémies dont le corps expéditionnaire eut à souffrir.

Il faut tenir compte évidemment de l'époque (1859), de l'impression subie à la suite de la guerre de Crimée, qui fut l'apothéose de la fortification et, d'autre part, de l'armement, qui ne rendait pas aussi facile que maintenant la défense de front d'une position. Néanmoins, il semble que les Espagnols ont un peu forcé la note à ce point de vue; nos troupes guerroyaient depuis trente ans en Afrique, à peu près

contre les mêmes adversaires et, cependant, toutes les fois qu'elles bivouaquaient ne croyaient pas indispensable d'entourer leur camp de tranchées et de parapets.

Les Espagnols, pendant cette campagne, établirent, bien entendu, leurs camps soit en carré, soit en rectangle et adoptèrent un dispositif de sûreté à peu près analogue au nôtre, mais beaucoup plus rapproché; c'est ainsi que leurs grand'gardes étaient placées à 125 mètres des tentes, les petits postes à 100 mètres environ, détachant eux-mêmes des sentinelles à peu près à la même distance.

Un pareil camp ne pouvait être bien gardé; l'ennemi devait être sur lui avant que les troupes aient eu le temps de se saisir de leurs armes (1).

C'est, d'ailleurs, ce qui arriva au début de la campagne : les Espagnols furent plusieurs fois surpris.

Dans les instructions données aux troupes avant le commencement de la campagne, il était recommandé aux postes avancés (petits postes) et sentinelles d'écoute (sentinelles doubles) de se mettre à l'abri des feux de l'ennemi au moyen de parapets en terre, de branches d'arbre ou de tout autre couvert.

Il semble qu'il y ait là un contresens, les petits postes et les sentinelles doubles constituant une ligne d'observation et non une ligne de résistance : ce dernier rôle est celui des grand'gardes.

Dans ces mêmes instructions, il était prescrit aux hommes de garder, pendant la nuit, leur arme entre les mains. C'est là, à notre avis, une excellente me-

---

(1) Actuellement, en Algérie, en raison de la portée des armes qui a beaucoup augmenté, on a une tendance à placer les grand'-gardes à 700 et 800 mètres du camp.

sure et qui aurait tout avantage à être rendue réglementaire dans notre armée d'Afrique.

Or, jusqu'ici, on sait que, pendant la nuit, on a l'habitude de serrer les faisceaux, c'est-à-dire de les rapprocher les uns des autres, puis de passer une chaîne tout autour. Cette tradition a pour but de rendre impossible tout vol d'arme; il est arrivé plusieurs fois, en effet, que des Arabes s'étaient glissés jusque dans les tentes, et avaient pu y prendre un ou plusieurs fusils.

Par contre, en cas d'alerte, les hommes mettent un temps considérable à rompre les faisceaux, et l'assaillant peut être dans le camp avant qu'ils aient pu prendre leurs armes.

Au Tonkin, d'ailleurs, et dans la plupart des colonies où nous avons eu à combattre, nos hommes, la nuit, au bivouac, ont toujours gardé leurs fusils auprès d'eux, l'un des bras, pour plus de sûreté, passé dans la bretelle.

Ce sont là des détails, mais qui, en cas d'alerte, prennent une très grande importance.

OPÉRATIONS MARITIMES

Pendant toute la durée de l'expédition, la marine espagnole, malgré les faibles moyens dont elle disposait, montra un dévouement digne des plus grands éloges. Après avoir assuré, dans les meilleures conditions possibles, le transport du corps expéditionnaire, elle trouva encore le moyen d'agir offensivement contre les ports de Tétouan, Tanger et Larache.

Elle se contenta tout d'abord, il est vrai, de les bloquer, et cela pour les différentes raisons que nous avons exposées, mais dont la principale, à la suite des négociations délicates qui venaient d'avoir lieu avec l'Angleterre, était de ne pas trop gêner le commerce de cette puissance qui, à cette époque, n'avait pas de concurrents dans les ports marocains. Ce fut seulement à la fin de la guerre que l'escadre espagnole se décida à bombarder Larache, Arcila et Rabat.

D'aucuns ont prétendu que ces bombardements, comme ceux, d'ailleurs, de Tanger et de Mogador en 1844, par le prince de Joinville, avaient été parfaitement inutiles et, en tout cas, n'avaient eu aucun effet sur l'issue de la guerre.

Nous ne partageons pas cette opinion, surtout si nous nous reportons à la lettre adressée, quelques

jours avant la bataille d'Isly, à Sidi-Mohammed par son père le Sultan.

« Le consul anglais nous dit que la reine imposera la paix aux Français, et qu'ils ne bombarderont pas nos ports. »

Il semble donc que cette question du bombardement ne laissait pas le Sultan absolument indifférent. Et cela se conçoit : au point de vue de ses sujets, c'était un gros coup porté au prestige du descendant de Mahomet, qui semblait ainsi impuissant à les protéger contre les coups des Infidèles.

×

Certains critiques militaires ont aussi prétendu que la flotte espagnole, au lieu de bombarder les ports marocains, aurait contribué, d'une façon beaucoup plus efficace, au succès final, en occupant, sous menace de bombardement, quelques ports de l'Atlantique. Ces ports auraient été, bien entendu, immédiatement organisés en places du moment, afin de pouvoir répondre à une menace possible venant de terre.

Il est certain qu'une telle diversion, se produisant non pas dans une seule direction, mais simultanément sur plusieurs points de la côte, eût jeté le Sultan, tout au moins pendant un certain temps, dans une incertitude assez grande sur le point où il y avait lieu de concentrer ses forces.

Certains extraits de lettres trouvées également dans la tente de Sidi-Mohammed, après la bataille d'Isly, sont, à ce point de vue, des plus suggestifs :

1° Lettre du 17 juillet 1844 de l'empereur du Maroc à son fils Mohammed :

« Si l'Infidèle ne nous attaquait que par terre, je ne lui aurais pas accordé la paix, car par terre je ne redoute pas ses efforts contre les musulmans, mais

j'ai à craindre pour les ports qui, seuls, me donnent des revenus. »

2° Lettre du même au même, 1er août 1844 :

« Encore, si la guerre éclatait en un seul point, je concentrerais toutes les forces des Musulmans sur ce point, mais le Français est plus que tous les autres chrétiens trompeur, haineux et rusé, etc. »

Ces documents semblent montrer qu'une telle diversion pourrait donner, en cas de guerre avec le Maroc, les meilleurs résultats, mais elle serait de telle envergure qu'elle ne saurait être entreprise que par une puissance maritime de premier ordre. Ce n'était certes pas le cas de l'Espagne en 1859 : avec les faibles moyens dont elle disposait, elle ne pouvait et ne devait même pas songer à un tel genre d'opérations.

×

Cependant, malgré tout le dévouement dont fit preuve la marine espagnole pendant cette guerre de 1859-1860, le général O'Donnel n'en essaya pas moins, à plusieurs reprises, de lui imputer les lenteurs de l'expédition et les retards continuels apportés à la marche en avant.

« L'offensive », dit-il, dans une de ses dépêches, « sera différée tant que la marine n'aura pas activé ses dispositions », ce qui lui attira cette répartie de l'amiral Herrera, commandant en chef de la flotte :

« Vous n'auriez pas dû ignorer ce qui manque et ce dont il est besoin. »

Répartie fort juste, écrasante même pour le général O'Donnel qui savait très bien que la flotte ne pouvait faire davantage, et cela d'autant plus que, pour se conformer aux instructions du commandant en chef de l'expédition, elle perdait un temps précieux à des tâches absolument inutiles : telles que le transport du

fameux matériel de siège d'Espagne à Tétouan, puis de Tétouan devant Tanger et, enfin, de Tanger en Espagne, sans que l'on ait eu l'occasion d'utiliser une seule pièce.

Le général O'Donnel était donc peu qualifié pour adresser des reproches à la marine qui, malgré cette singulière attitude, n'en fit pas moins, pendant toute l'expédition, non seulement son devoir, mais plus que son devoir, et à ce point de vue mérita longuement les éloges unanimes qui lui furent accordés par le gouvernement et la presse espagnols.

Le sentiment populaire ne s'y trompa d'ailleurs pas et ce fut au milieu d'ovations frénétiques, on pourrait même dire fanatiques, que fut accueilli, à son retour en Espagne, le vaillant chef de l'escadre active : le contre-amiral don José Maria de Bastillos.

CONCLUSION

Au cours de cette étude, nous ne nous sommes pas borné à produire des documents, nous avons surtout essayé de faire ressortir, aussi souvent et aussi clairement qu'il nous a été possible, les enseignements que l'on pouvait et devait même tirer de ces deux guerres qui ont mis en présence, à une époque qui n'est pas encore très éloignée, les Européens et les Marocains.

Nous avons peut-être même insisté un peu longuement sur cette partie didactique, mais, étant donnée l'orientation que prend actuellement la question du Maroc, il nous a semblé que cette partie présentait un intérêt tout particulier.

C'est là la seule raison qui nous a incité à nous engager dans cette voie.

Nous n'avons eu nullement l'intention, d'ailleurs, d'imposer des idées personnelles : notre seul but a été de tirer de l'ensemble de certains faits les déductions qui en découlent presque naturellement et de les mettre ensuite le mieux possible en lumière.

Quant à tirer de ces deux guerres des conclusions ou plutôt des applications à un cas particulier, nous en laissons le soin au lecteur « quand le moment en sera venu », si, toutefois, il vient à se produire.

Et ce jour-là notre satisfaction sera grande si nous constatons qu'en publiant cette étude nous avons fait œuvre utile.

TABLE DES MATIÈRES

Guerre hispano-marocaine (1859-60).

Considérations stratégiques.

Considérations tactiques.